BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.

destinée

A TOUTES LES PERSONNES QUI AIMENT A BIEN CONNAITRE LES LIVRES QUI PARAISSENT,
SOIT POUR LES LIRE ELLES-MÊMES,
SOIT POUR EN PERMETTRE, EN CONSEILLER OU EN DÉFENDRE LA LECTURE

TOME LXIII

N° 1. — JANVIER 1881

On s'abonne à Paris
AU BUREAU DE LA *BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE*
RUE BONAPARTE, 82

EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER
Chez tous les libraires



la permission de contredire encore ici notre auteur. Le premier principe n'est point une tautologie comme celle qu'il rapporte, mais il est plein de sève et de sens. Il peut s'énoncer ainsi : *Ce qui est, est,* c'est-à-dire ce qui a l'acte d'être a une essence ; ou bien encore, selon la formule du P. Zigliara : *Omne ens est sua propria natura.*

En appelant *immuables, éternelles,* les essences des choses, l'auteur devrait faire remarquer qu'il s'agit d'une éternité négative, en ce sens que les raisons ou essences des choses sont connues sans aucune dépendance du temps ou de l'espace. Il ne faut pas oublier que ces essences des choses sont créées, qu'elles n'ont rien de la substance de Dieu, qu'elles ont seulement *part à une ressemblance avec l'essence divine.* (I P. qu. 15. a. 2.)

Dans la définition de *l'infini,* nous trouvons une confusion regrettable. L'auteur dit (p. 332) : « L'infini est l'être qui possède toute la réalité, c'est-à-dire qui est sans limite et sans imperfection. » Mais ce n'est point du tout de l'*être infini* qu'il s'agit en ontologie, il s'agit de l'*idée de l'infini.* Or S. Thomas parle d'une grandeur infinie, d'une ligne infinie, d'un nombre infini (I P. qu. 7. a. 3. et III P. qu. 16. a. 2. ad 2.). *Aliud est,* dit-il, *infinitum secundum essentiam suam, et secundum magnitudinem.* L'infini mathématique n'est nullement un être qui possède toute la réalité. On confond donc ici deux essences bien différentes.

La conséquence de cette confusion est une véritable défaillance de l'auteur dans la question de la preuve ontologique de l'existence de Dieu. Après avoir rapporté l'argument de Leibnitz, l'auteur a le tort d'ajouter : « L'infini ne peut être perçu (lisez conçu) comme purement possible, puisque son essence est d'exister. *Dans le cas où vous le percevez possible, sa possibilité entraîne son existence.* »

Nous nions formellement cette conséquence. Tout ce raisonnement se meut dans les concepts du possible, et l'on n'en fera pas sortir un atome de réalité. Le concile du Vatican a jugé indirectement la preuve ontologique. Elle est inconciliable avec la méthode qu'il a tracée. Il faut donc la laisser de côté.

En résumé, nous attendons un nouveau *Cours de philosophie* du R. P. Jaffre, en rapport avec le nouveau programme. Depuis l'apparition de son livre l'Encyclique *Æterni Patris* a fait la lumière sur bien des points obscurs. D'excellents manuels de philosophie scolastique, qui ont paru depuis, montrent la route dans laquelle il faut entrer.

C. Bourquard.

5. — 43. **DOCTRINES (les) ÉCONOMIQUES DEPUIS UN SIÈCLE,** par M. Charles Périn, professeur de droit public et d'économie politique à l'Université catholique de Louvain, correspondant de l'Institut de France. In-18 jésus, VIII-350 p. 1880. Paris et Lyon, Victor Lecoffre. 3 fr. 50.

La publication de cet excellent ouvrage est un nouveau service rendu à la cause catholique par l'illustre professeur de Louvain. Exposer les doctrines des économistes libéraux, depuis les physiocrates jusqu'aux socialistes, c'est mettre à nu leurs erreurs, leurs contradictions, leur impuissance, c'est amener le lecteur à reconnaître qu'en dehors de l'économie chrétienne il n'y a rien d'efficace pour la prospérité morale et matérielle des nations.

Nous l'avons dit ailleurs : il n'y a pas d'œuvre plus utile que celle de mettre en lumière les erreurs de doctrine si adroitement mêlées à quelques vériiés, qu'on rencontre à chaque page dans les écrits des économistes classiques ou libéraux. Entreprise nécessaire, mais difficile, où la clairvoyance d'un maître éprouvé n'est pas de trop, car il s'agit de démêler un écheveau très embrouillé, et de montrer clairement les liens qui attachent de telle façon l'école utilitaire à l'école socialiste que lorsqu'on a adopté les principes de l'une, on est forcément conduit à subir les applications qu'en fait l'autre, à moins de tourner le dos à la logique.

Cette recherche est admirablement placée sur le terrain de la science économique, car ici, plus qu'ailleurs, les principes vont directement à la pratique. Chaque nation ayant un ordre matériel constitué sur le type de son ordre moral, il est plus aisé de saisir et de montrer au doigt l'erreur et sa portée sociale. On convainc plus aisément les hommes lorsqu'on touche à des questions qui tiennent de si près à leurs intérêts matériels ; on est au moins certain de captiver leur attention, et de se faire écouter.

Aussi est-ce avec un vif plaisir que nous annonçons aux lecteurs de la *Bibliographie catholique* l'ouvrage de M. Charles Périn. Les *Doctrines économiques* auront le succès qu'elles méritent ; elles éclaireront nos consciences, et mettront fin à ce culte singulier dont on entoure jusqu'ici l'école utilitaire et libérale en économie politique.

Le livre de M. Périn se divise en douze chapitres. Après une vue générale du sujet, l'illustre auteur étudie les physiocrates, expose

leur théorie matérialiste de la société, leur fausse conception de la science économique, et leurs conclusions absolues qui se résument en cette formule célèbre : *laissez faire, laissez passer.*

Puis M. Périn passe à l'école anglaise, et fait l'exposé des doctrines d'Adam Smith, de Ricardo, de Malthus, de Senior, de John Stuart Mill. Il signale les progrès de la science dans l'ordre des faits matériels, et il fait ressortir les belles découvertes de ces écrivains, mais il prouve en même temps que sous l'empire des théories utilitaires, l'économie politique aboutit au socialisme.

La même conclusion se dégage quand on aborde l'école française, avec J.-B. Say, Sismondi, Rossi, Dunoyer, Bastiat, Proudhon. Nous parvenons alors aux dernières conséquences de la doctrine rationaliste et utilitaire, et l'on est frappé de surprise en constatant le chemin parcouru depuis les physiocrates et le gouffre auquel on aboutit. Tomber dans le socialisme, ou revenir en arrière : telle est, en définitive, la conclusion forcée de l'économie politique libérale.

M. Périn termine son ouvrage par l'étude du problème du travail et de la corporation. Il met en présence, dans son dernier chapitre, l'économie chrétienne et l'économie libérale : l'une féconde en œuvres et en institutions sociales de toutes sortes ; l'autre stérile et fatalement condamnée à la mort.

Rien n'est mieux fait pour inquiéter et désillusionner des esprits naturellement droits et sincèrement appliqués à la recherche du vrai, que le spectacle des fluctuations et des contradictions auxquelles est livrée, depuis son origine, sous la main des utilitaires, la science de l'économie politique : mais rien n'est plus consolant que le tableau des œuvres catholiques, nées au souffle de l'économie chrétienne. Encore quelques années, et nous verrons celle-ci briller du plus vif éclat. Les travaux de notre illustre maître seront pour beaucoup dans cette salutaire restauration. C'est pourquoi nous ne saurions trop engager nos lecteurs à étudier *les Doctrines économiques* et à les répandre autour d'eux.

HERVÉ BAZIN.

Y. — 44. I. **ÉDUCATION (l') DANS L'ÉCOLE LIBRE.** — *L'écolier, le maître, l'enseignement,* par J.-M. Guardia, docteur ès lettres, docteur en médecine, professeur à l'école Monge. In-18 jésus, 407 p. 1880. Paris, G. Pedone-Lauriel. 4 fr.

4. — 45. II. **UNIVERSITÉ (l') SOUS M. FERRY,** par Francisque Bouillier, membre de l'Institut, ancien inspecteur général, ancien directeur de l'École normale supérieure. In-18 jésus, XII-334 p. 1880. Paris, Gaume et Cie. 3 fr. 50.

I. Voilà deux livres de principes et de tendances tout à fait contraires ; si nous les réunissons dans le même article c'est d'abord parce qu'ils traitent l'un et l'autre des questions d'enseignement et d'éducation, c'est ensuite afin d'opposer à l'utopie le bon sens, à l'athéisme la saine philosophie, à la haine stupide de l'Église l'amour de la vérité sous toutes ses formes : devant rendre compte du volume de M. Guardia, c'est pour nous une bonne fortune de pouvoir y opposer le livre de M. F. Bouillier.

Deum sempiternum, immensum, omniscium, omnipotentem expergefactus a tergo transeuntem vidi et obstupui, dit le grand Linné dans la préface de son *Système de la nature.* « En observant la nature, j'ai vu Dieu, non pas de face, mais seulement par-derrière et comme en passant, je l'ai vu et j'en suis encore tout tremblant. »

M. Guardia a dû, lui aussi, observer la nature, puisqu'il est docteur médecin, à moins qu'il ne l'ait étudiée que dans de mauvais livres ; quoi qu'il en soit, bien différent de Linné, il déclare net qu'il n'a jamais vu Dieu dans le miroir de la création. Mais alors qu'est-ce donc qu'il y a vu ? Il voudrait pouvoir dire qu'il a vu le *transformisme,* mais il n'ose l'affirmer. Cependant il y croit sans l'avoir vu, c'est son dogme, on a toujours un dogme. En bon positiviste il ne croit pas en Dieu parcequ'il ne l'a ni aperçu, ni entendu, ni palpé ; mais le *transformisme,* il y croit bien qu'invisible et absolument introuvable dans l'univers, précisément pour ne pas croire en Dieu.

Après que M. Guardia a nié Dieu, on est tout surpris de l'entendre parler encore de morale ; mais bientôt tout s'explique lorsqu'on s'aperçoit qu'il réduit la morale à l'hygiène. Ainsi entendue la morale est le propre du cheval aussi bien que de l'homme, et un bon artiste vétérinaire devient un excellent moraliste. Il est évident que nous sommes ici en face de ce que M. Guardia lui-même appellerait un cas pathologique, plutôt que littéraire, et nous pourrions en rester là avec lui, après avoir rejeté son ouvrage dans la classe des mauvais

mensepopularité de son cours. En mainte occasion et tout récemment, à l'Académie française, dans une séance mémorable, le succès de l'orateur a été un triomphe. Sa diction merveilleuse a le privilège de surexciter l'enthousiasme et de soulever des applaudissements qui oublient volontiers de finir. Par malheur, le grand nombre n'est pas facilement admis à l'entendre. Au moins, les écrits de M. Caro ne sont pas enfermés, comme ses discours, dans les limites trop étroites d'une salle de la Sorbonne ou de l'Institut. Ils ont l'horizon pour champ de course, l'avenir pour durée, et, pour lecteurs, ils ont tout le monde.

René des Chesnais.

4. — 52. **HISTOIRE DU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE DE PARIS** *avec le journal de ses actes ;* par H. Wallon, membre de l'Institut. Tome Ier. In-8o, xv-490 p. 1880. Paris, Hachette et Cie. 7 fr. 50.

Ce livre, nous dit l'auteur, a été composé il y a dix ans. Ce n'est donc pas un ouvrage de circonstance, mais sa publication est bien déterminée par les événements présents. En entendant les sinistres prédictions que les journaux avancés ne craignent pas de publier tous les jours ; en voyant les actes qui s'accomplissent sur toute l'étendue du territoire français, M. Wallon s'est pris à douter de l'avenir d'un régime qu'il n'a pas peu contribué à fonder, et pour l'empêcher de tomber dans l'abîme où s'est précipitée la première république française, il a cru lui devoir donner une leçon d'histoire. Nous n'avons pas le droit d'examiner ici si les craintes de l'ancien ministre sont fondées, et nous n'avons pas envie d'exprimer tout haut ce que nous pensons de l'efficacité du remède et de la gravité du mal qu'il est destiné à prévenir ou à guérir. L'Histoire nous apprend que souvent d'excellents esprits ont été trompés par la droiture même de leurs intentions et ont contribué puissamment à égarer les autres. Ce qu'il nous importe en ce moment c'est d'examiner l'ouvrage en lui-même et sans nous arrêter au résultat qu'il peut produire peut-être sur les évènements prochains qui se préparent, chercher le profit qu'il apporte dès l'heure présente, aux connaissances historiques.

Immédiatement après la journée du 10 août, Robespierre au nom de la Commune de Paris, propose à la Convention de créer un tribunal spécial pour juger ceux que l'on accusait de conspiration et les prétendus complices de cette fatale journée. Dès le 17 du même

mois ce tribunal était constitué et se mettait immédiatement au travail. Il envoya à l'échafaud un assez grand nombre de victimes, mais ces victimes disparaissent pour ainsi dire devant les hécatombes des journées de septembre qui survinrent durant la vie de ce tribunal dont M. H. Wallon expose la composition. Entre les victimes de ces juges improvisés, il en est une qui excite un intérêt particulier à raison de son âge et du dévouement de sa jeune fille, nous voulons parler de Jacques Cazotte, dont la tête était peu solide, mais qui ne méritait point le sort cruel qu'on lui fit subir. M. Wallon s'est bien gardé de passer sous silence le discours que le président Lavaux lui adressa après avoir prononcé l'arrêt de mort.

« Faible jouet de la vieillesse, lui dit-il, victime infortunée des préjugés d'une vie passée dans l'esclavage ! toi dont le cœur ne fut pas assez grand pour sentir le prix d'une liberté sainte, mais qui as prouvé par ta sécurité dans les débats que tu savais sacrifier jusqu'à ton existence pour le soutien de ton opinion, écoute les dernières paroles de tes juges ! puissent-elles verser dans ton âme le baume précieux des consolations ! puissent-elles en te déterminant à plaindre le sort de ceux qui viennent de te condamner, t'inspirer cette stoïcité qui doit présider à tes derniers instants et te pénétrer du respect que la loi nous impose à nous mêmes....» Lavaux continue sur ce ton de plus en plus ridicule et odieux. « Encore un mot, dit-il à la fin : tu fus homme, chrétien, philosophe, initié ; sache mourir en homme ; *sache mourir en chrétien ;* c'est tout ce que ton pays peut encore attendre de toi (p. 34 et 35.)» Au milieu de ce pathos l'esprit attentif reconnaîtra une nuance qui le fera réfléchir sur ses contemporains autant au moins que sur les hommes de 1792. Quant à ce pathos et cette sensiblerie, ils se retrouvent à toutes les pages à cette première époque de la Révolution. Dans un jugement du 21 août, le président adresse la parole au malheureux qu'il vient de condamner à mort, et il lui dit : « Victime de la loi, que ne peux-tu scruter le cœur de tes juges ! tu les trouverais flétris et pénétrés. Marche à la mort avec courage, un sincère repentir est tout ce que la nation réclame », et M. Wallon ajoute avec esprit : « sous-entendu avec ta tête. » (P.121.) Voilà bien la sentimentalité que Rousseau avait mise à la mode parmi ses disciples ; et ses disciples c'étaient tous les Français qui n'étaient pas solidement chrétiens.

Après l'établissement du tribunal révolutionnaire proprement dit, tribunal de sang comme on l'a justement nommé, en racontant le

premier jugement rendu le 12 décembre 1792 contre un émigré, Louis Guyot des Moulans, l'auteur du *Glaive vengeur* (Du Lac) ajoute: « En prononçant son jugement, les juges, les jurés, presque tout l'auditoire, fondaient en larmes; mais bientôt l'intérêt puissant, l'intérêt sacré de la République, ont séché, ont tari les pleurs qui n'auraient peut-être jamais dû couler que sur les cadavres sanglants et la fosse fraîchement ouverte de toutes les victimes immolées à Arles, à Nîmes, à Nancy, au Champ-de-Mars, à Montauban, etc., etc., quatre pages etc., etc., oui, quatre pages et plus encore (p. 89). » En donnant ainsi de nombreuses citations textuelles, M. H. Wallon nous fait mieux pénétrer dans la pensée intime des personnes dont il nous parle; une analyse, quelque fidèle qu'elle soit, n'a jamais cette saveur franche que la citation textuelle porte avec elle.

C'est ainsi également que nous pouvons reconnaître dès ces premiers temps de la Révolution des théories insensées qui se trouvent encore prônées chaque matin dans certaines feuilles d'une couleur prononcée. Ainsi déjà la Commune de Paris avait la prétention de représenter la nation entière (p. 29), c'est-à-dire imposer ses volontés à tous les Français. N'est-ce pas la tyrannie que l'on nous vante encore aujourd'hui comme l'idéal d'un gouvernement révolutionnaire. Croyez-vous que les pétroleurs et pétroleuses de 1871 aient rien inventé de neuf ? Pas le moins du monde : Marat avait dit qu'il fallait réduire Paris en cendres plutôt que de voir manquer l'application de ses idées (p. 147).

Le procès du monstre dont nous venons de prononcer le nom est rempli de leçons utiles pour les esprits sérieux. La violence de ses attaques contre la Convention elle-même le fit traduire devant le tribunal révolutionnaire; mais il y parut avec son audace ordinaire; ses réponses furent une aggravation d'insulte et une menace continuelle. A la Conciergerie, Marat fut l'objet des soins les plus empressés. Le président, après son interrogatoire, lui fait donner une chambre au Palais; des officiers municipaux et des administrateurs de police accourent, non pour le surveiller, mais pour veiller sur lui ! S'il veut manger, on fait, de peur d'empoisonnement, accompagner les plats et cacheter les carafes. Dans sa lettre à la Convention il avait dit : « Je ne veux être ni égorgé par leurs émissaires, ni empoisonné dans une prison. » — Au tribunal ce fut bien autre chose. Là, Marat se sent chez lui, et dès son entrée il se pose en maître. — Marat, dit le *Bulletin*, entre et dit : « Citoyens, ce n'est point un cou-

pable qui paraît devant vous : c'est l'apôtre et le martyr de la Liberté ; ce n'est qu'un groupe de factieux et d'intrigants qui ont porté un décret d'accusation contre moi. » C'est avec cette audace que Marat assassine la liberté et que l'égalité est violée. C'est avec cette audace qu'il s'assure les applaudissements stupides du peuple de Paris et qu'il *sort* en triomphe du tribunal qui devait le condamner. Ces exemples méritent d'être médités à toutes les époques, mais il y en a où ils jettent dans l'esprit de sinistres appréhensions.

Nous ne pourrions nous arrêter sur chacun de ces procès qui tous offrent ainsi des leçons morales. Il vaut mieux jeter un coup d'œil sur l'ensemble de ce premier volume. L'occasion de l'établissement du tribunal révolutionnaire fut la suite des revers éprouvés par Dumouriez en Belgique ; les Jacobins s'empressèrent d'organiser les émeutes des 9 et 10 mars 1793. Une pétition pour la création d'un tribunal révolutionnaire fut apportée à la Convention par Jean-Bon-Saint-André, convertie en motion par Carrier, mise en forme par Levasseur et adoptée en principe. Après la journée du 10 mars, le projet de tribunal révolutionnaire fut repris par Cambacérès, soutenu par Danton, combattu par Buzot, Vergniaud, Cambon, voté, séance tenante, sur les nouvelles instances de Danton. M. Wallon décrit très-exactement l'organisation de ce tribunal, dont la trahison de Dumouriez hâta l'installation ainsi que l'établissement du Comité de salut public. Ces deux institutions sœurs furent l'expression vivante de la Terreur, qui, en fait, régnait depuis trois ans. — Après avoir exposé les formes suivies par le tribunal dans ses jugements, l'auteur montre les causes qu'il eut à juger : ce furent d'abord des émigrés et des prêtres, puis les généraux, lieutenants de Dumouriez ; puis des hommes du peuple, des domestiques, des cochers de fiacre, des garçons perruquiers, beaucoup sont arrêtés pour des propos contre-révolutionnaires échappés dans l'ivresse ; plusieurs sont relâchés, mais d'autres paient de leur tête des paroles sans gravité et quelquefois même insensées.

La révolution du 31 mai eut son contre-coup dans l'organisation nouvelle du tribunal révolutionnaire qui fut renouvelé dans ses jurés, en même temps que la guillotine fut transférée de la place du Carrousel, à la place de la Révolution. On trouve des détails curieux sur l'instrument de supplice qui joua un si grand rôle (p. 166 et 167). Alors surtout commencèrent les grands procès qui ont tant contribué à faire connaître le terrible tribunal ; la conspiration de

Bretagne ; l'assassinat prétendu de Léonard Bourdon, à Orléans ; le procès de Charlotte Corday, d'Adam Lux, de Custine, des manifestants de Rouen. — L'un des écrivains les plus autorisés de la démocratie écrivait, il y a quelque temps, que l'état républicain étant un état de progrès, il devait y avoir continuellement des changements et des expériences nouvelles ; la première république éprouva, elle aussi, cet heureux état de changement continu. La loi des suspects (17 novembre 1793), l'une des hontes de la Convention, l'une des tyrannies les plus odieuses que le génie de la révolution ait imaginées amena des lois et des mesures nouvelles concernant le tribunal révolutionnaire (p. 259-278). — Ce fut après cette aggravation des mesures révolutionnaires que la reine, l'infortunée Marie-Antoinette parut devant cet odieux tribunal. Les scènes cyniques qui s'y passèrent sont gravées dans toutes les mémoires, et néanmoins on lira encore avec intérêt les récits de M. H. Wallon ; on y trouvera de nouveaux détails puisés aux sources les plus authentiques. Un chapitre aussi très-curieux est celui qui relate les témoignages divers et les sentiments manifestés sur la mort de l'infortunée fille de Marie-Thérèse.

A un point de vue bien différent, le procès des Girondins n'excite pas moins d'intérêt. Par leur défaut de courage, par leur égoïsme, par leur corruption profonde, ces hommes avaient mérité leur sort. Auprès de beaucoup de gens ils bénéficient encore de la chance qu'ils ont eue de rencontrer des ennemis pour lesquels il est impossible d'avoir un autre sentiment que la répulsion mêlée à un dégoût profond ; mais ce sentiment ne doit point étouffer celui que ressent instinctivement tout esprit honnête pour le talent prostitué par la lâcheté et l'égoïsme. Séduit sans doute par le talent, M. H. Wallon exprime un jugement moins sévère sur Vergniaud et ses compagnons ; mais ce qui importe surtout c'est qu'il fournit les documents de la manière la plus impartiale pour les juger à leur véritable valeur.

Tels sont les faits principaux exposés dans le premier volume de l'histoire du tribunal révolutionnaire de Paris. Les autres procès moins importants sont tous énumérés sous leur date précise, c'est le Journal du tribunal (p. 429-445). Il est suivi d'Appendices (p. 445-484) fort importants dont j'espère donner une idée en disant qu'ils pourraient être intitulés : pièces justificatives. Le savant auteur du reste a pris soin de citer continuellement les sources, de la manière la plus claire et la plus positive, et ces sources sont le plus souvent

les documents originaux et inédits conservés aux Archives nationales.

Puisse ce livre être bientôt terminé ! Puisse-t-il surtout obtenir l'effet que désire M. H. Wallon ! Ce sera un résultat des plus heureux pour la science historique, et surtout pour notre infortunée patrie.

DOM PAUL PIOLIN.

R. — 53. **HISTOIRE ÉLÉMENTAIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE** *depuis l'origine jusqu'à nos jours*, par Jean FLEURY, lecteur en langue française à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg. In-18 jésus, XI–501 p. 1880. Paris, E. Plon et Cie. 4 fr.

Nous avons ici un tableau à peu près complet de l'histoire de la littérature française, — éclairé par ses rapprochements avec l'histoire politique. L'ordre chronologique a été suivi. Les divisions sont généralement les mêmes que celles des autres histoires littéraires. Chaque époque est appréciée sommairement. La moitié du volume environ est consacrée aux écrivains XIXe du siècle.

Le travail est sérieux et l'auteur a eu le talent de dire beaucoup de choses en peu de mots. Donnant une plus large place à la bibliographie qu'à la biographie, il analyse un grand nombre d'ouvrages, et c'est une excellente méthode, selon nous, pour faire connaître les écrivains.

Nous remarquons quelques lacunes, quelques inexactitudes, et nous avons surtout des réserves à faire. L'auteur n'a pas mis son ouvrage, comme il l'affirme, à jour pour le présent. Il donne une belle analyse de la *Chanson de Roland* et ne fait aucune mention des remarquables travaux de Léon Gautier. Il ne dit pas un mot de MM. Wallon, de Viel-Castel, d'Haussonville, de Riancey, de Mgr Dupanloup, etc. Nous citons de mémoire et nous mentionnons ceux-là, parce que l'auteur parle de certains autres écrivains de bien moindre apparence. — Ce n'est pas en dix-huit lignes qu'il est possible de faire connaître Ozanam et ses travaux ; ses œuvres forment, non pas huit, mais onze volumes depuis longtemps (p. 407). — M. Fleury admet que le livre *Du Pape*, de Joseph de Maistre, est brillant par la forme, original par le fond des idées, mais qu'il est soutenu par une érudition plus spécieuse que solide et qu'il n'est pas difficile de le réfuter (p. 298). C'est son droit, et il nous plairait de voir quelqu'un l'œuvre. De

morte à travers la Békaa et la vallée du Jourdain. — *c.* Depuis le grand Hermon jusqu'au plateau de Moab à travers la Pérée et l'Hauran. — *d* De Jaffa à la Mer morte en passant par Jérusalem.

N. J. CORNET.

4. — 64. PRATIQUE (la) DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE, *d'après les vrais principes.* Ouvrage dédié aux maisons d'éducation et aux familles chrétiennes, par le P.-A. MONFAT, de la Société de Marie. In-18 jésus, xv-524 p. Paris, Bray et Retaux. — Prix : 3 fr. 50.

Nous rendions compte, à la p. 374 de notre tome LIIIe (1876), d'un premier ouvrage du P. Monfat dont celui-ci n'est que la continuation, ou plutôt l'application. *Les Vrais Principes de l'Éducation chrétienne* appelaient, en effet, *la Pratique* de cette même éducation.

C'est en ces matières surtout que l'expérience est indispensable. L'auteur nous apporte celle de longues années passées auprès des enfants, et la garantie de succès incontestés. Il a donc le droit d'élever la voix au milieu des maîtres, de dire à tous comment il a réussi, de quelle façon ils perfectionneront eux-mêmes leurs méthodes. Le premier volume nous montre dans l'œuvre de l'éducation une fonction apostolique, une vraie mission surnaturelle, relevant de l'Église, qui doit l'imprégner de ses enseignements si l'on veut qu'elle soit efficace et solide. Partir d'une autre vue c'est s'égarer, ou ne toucher qu'imparfaitement le but. Ici plus qu'ailleurs, c'est Dieu qu'il faut au sommet.

L'éducation ne s'adresse point d'abord à l'esprit, ainsi que l'ont imaginé les docteurs de l'école antichrétienne ou indifférente, mais au cœur, siège de tous les nobles sentiments, et par lui à la volonté qui agit. Là est précisément la différence, fort sensible, entre *éducation* et *instruction.* Le jeune homme instruit n'est point, par cela seul, un jeune homme bien élevé. De là, dit le P. Monfat, des aptitudes comme des obligations spéciales. Et toutefois il serait déraisonnable et dangereux d'isoler ces deux termes. « Déraisonnable : car les deux » catégories de facultés dont ces fonctions sont chargées sont distinctes, non séparées, dans l'unité de l'âme. Dangereux : car, s'il » n'est pas contre les intérêts de l'ordre surnaturel, s'il arrive même » le plus souvent qu'on cultive le cœur sans donner, dans la même » proportion, de la culture à l'esprit, on ne développe jamais l'esprit » sans préjudice grave pour l'âme si l'on ne s'occupe en même

» temps, avec une vive et constante sollicitude, de rectifier et » d'élever le cœur et de fortifier la volonté. Faute de ce soin, *la » science enfle ;* une sorte d'hypertrophie de l'esprit encombre la vie » morale, détruit l'équilibre de l'âme, que sa volonté n'est plus en » état de conduire au bien final. » (P. 6.) Des fonctions destinées à se pénétrer ainsi mutuellement ont des moyens communs de s'exercer. Cœur et esprit seront l'un et l'autre gagnés et librement soumis par des procédés capables d'assurer au maître l'attention, la docilité, le travail persévérant et consciencieux de l'élève. L'ensemble de ces moyens constitue *la discipline ;* et c'est pourquoi le succès de l'éducation proprement dite et de l'enseignement est au prix et en raison de la sagesse de cette discipline. — En ce temps de routes nouvelles cherchées incessamment dans toutes les directions de l'activité humaine, les utopies arrivent ici et brouillent tout, selon leur vieil usage. Les pères de famille réclament du neuf, *le progrès,* comme ils disent. L'un voudrait que l'éducation débutât par l'enseignement expérimental des sciences naturelles ; l'autre par l'étude pratique des langues vivantes ; tel autre par le maniement du compas, le dessin des figures géométriques, sur lesquelles on fera au plus tôt raisonner l'enfant. Les empirismes varient à l'infini, ne s'accordant qu'en un point, du moins parmi les Prudhomme du siècle, qui sont nombreux : l'exclusion des langues et des littératures anciennes, jugées inutiles par ces *utilitaristes.* Oui, nos oreilles sont condamnées à entendre perpétuellement ces lourdes billevesées, ces imaginations de cerveaux informes, qui aboutiraient rapidement à la ruine de la culture intellectuelle et à l'abaissement général, déjà si avancé. Des projets de ce genre descendent même des régions universitaires où l'on ne se serait guère attendu à les rencontrer. Tant qu'elle possédera une maison d'éducation, l'Église réagira contre ces barbaries et maintiendra les grandes traditions qui ont fait des hommes, à l'encontre de ceux qui ne veulent plus que des tables des matières et des machines, plus aisées à asservir.

Pris dans son dessein entier, le travail du P. Monfat comporte une trilogie. Le premier volume, on l'a vu, pose *les principes ;* le second, qui est celui-ci, aborde *la discipline* telle que nous venons de la définir ; le troisième sera réservé à *l'enseignement* proprement dit.

Sur la discipline donc, après des considérations préliminaires d'où découlera tout le reste, et qui se font remarquer par la clarté, l'enchaînement des idées, leur évidente justesse, comme par les

autorités nombreuses invoquées à l'appui, l'auteur divise sa thèse en deux parties : — discipline dans toutes ses applications, — éducation proprement dite. Suivons-le quelques instants.

Naturellement, l'idée qu'on doit se faire d'une bonne discipline dépend de celle qu'on a conçue de l'éducation. Or, l'Esprit saint, au livre de la Sagesse (vi, 18-20), se fait ici notre lumière et notre guide. « *Le commencement de la sagesse est le désir très-sincère de l'éducation ; la sollicitude qui vient de ce désir c'est l'amour, et l'amour garde les lois ; et les lois bien gardées c'est la perfection de l'innocence, et l'innocence nous tient unis à Dieu.* » La bonne discipline est donc ,encore une fois, l'ensemble des moyens les plus capables d'exciter, d'affermir et d'accroître le désir de l'éducation, de le tourner au respect affectueux, à l'estime pratique, à l'accomplissement spontané et soutenu de tout ce qu'elle enseigne et de tout ce qu'elle prescrit. Elle s'attache, avant tout, à faire aimer le devoir, et, selon l'expression de Plutarque, « à rendre l'honnête agréable ». Elle implique doublement l'idée d'ordre : ordre extérieur dans les relations des maîtres avec les élèves, ordre intérieur dans l'âme du disciple. — Sur le premier chef, les aptitudes individuelles étant bornées, une collectivité de talents et de vertus est nécessaire dans les maîtres, afin de réfléchir le plus parfaitement possible la bonté divine sur les enfants, et pour la leur communiquer en reproduisant à leurs yeux la vie exemplaire du Sauveur. Ces maîtres sont unis pour la fin, ils le seront dans les mille voies des moyens. Cette considération donne lieu à de beaux développements, présentés avec un rare intérêt. Quant aux disciples, vous les habituerez à gouverner leur volonté, et, dans cette vue, à ne point reculer devant le sacrifice, qui, bon gré mal gré, demeure pour tous la loi de la vie. Mais il est des moyens, consacrés par l'expérience, de faire croître dans les jeunes âmes l'amour du devoir : le P. Montfat nous les expose. Il serait difficile de le suivre, en ce simple compte-rendu: nous prenons donc au hasard quelques-uns de ses principes.

Ainsi, dans les maîtres, le prestige de l'autorité personnelle tient surtout à l'idée que se font les enfants de leur sincérité, de la conformité qu'ils remarqueront entre les paroles et la conduite. Qui ne se rappelle la belle page de Lamartine sur les nouveaux maîtres qu'il avait trouvés au petit-séminaire de Belley ? Le maître chrétien fera le don complet de lui-même, de son temps, de son humeur, de ses travaux particuliers, de ses goûts le plus ordinairement ; il sera dés-

intéressé en tout, condescendant à modifier l'application de ses règles suivant le bien présent. Il s'attachera à pénétrer le caractère de l'enfant : la clef est là pour lui ; et pour cela il lui faut laisser l'élève dans une entière aisance et ouverture d'esprit. Entre l'indulgence e la sévérité il est une ligne à tenir. En tout cas, gouvernez beaucoup en faisant appel au cœur et à la raison. Excitez et faites vivre une émulation pleine, généreuse, qui ne dégénère point en ambitions jalouses. Le sentiment de l'honneur doit aussi être attentivement cultivé, dans les conditions et la mesure nécessaires : et l'auteur nous spécifie cette mesure et ces conditions : c'est une des parties les mieux traitées ; elle se complète par l'article, essentiel dans une maison d'éducation, des récompenses à instituer. Elles seront toujours, comme le veulent Fénelon et Rollin, à la fois nobles et simples, dignes du maître chrétien et de l'élève chrétien, propres à encourager sans nourrir un puéril orgueil. L'auteur ne se borne point, on le devine, à ces règles supérieures, synthétiques ; il descend à toutes les explications, à tous les détails utiles au maître et aux parents. Selon son habitude, partout il s'appuie sur les meilleures autorités. — Il passe ensuite à la *surveillance :* elle sera prévoyante, assidue, discrète et loyale. — Il faudra *réprimer* parfois, souvent peut-être. Là-dessus encore, préceptes pratiques d'un haut prix, et tels que les avait formulés, dans son traité *de l'Éducation,* l'illustre évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup. Il ne faut venir à la répression pénale qu'après épuisement des autres moyens ; qu'on veille à saisir le moment favorable, à exclure tout emportement, toute passion, et que toujours on laisse au coupable l'espoir du pardon s'il s'en rend digne. Au reste, et ceci est élémentaire, toute pénitence n'obtient son bon effet que si elle est juste, modérée, proportionnée au délit; etc.

La seconde partie envisage l'éducation proprement dite, et tout y grandit encore. Il s'agira des devoirs envers Dieu, de l'estime des choses divines à inculquer à l'élève, de l'amour de Notre-Seigneur qu'on s'efforcera d'établir en lui, de la grâce à appeler et à confirmer dans son âme. C'est le lieu de parler des exercices de piété pour les temps ordinaires et pour les fêtes, de la sanctification du dimanche et des fêtes, de la fréquentation des sacrements ; et puis aussi des associations pieuses, confréries et congrégations, d'où résulte dans une maison un bien très-notable. Il s'agira aussi, dans des chapitres à part, des devoirs envers les parents, envers les maîtres, envers les condisciples. Un court traité de la politesse remplit les dernières

pages. La politesse vraie naît, en effet, de l'éducation chrétienne, car elle n'est autre chose que l'art de se gêner pour ne point gêner les autres.

Excellent livre donc, écrit d'une bonne plume, plein d'observations justes, de principes, de faits, de citations, et que maîtres et parents ne sauraient trop consulter.

V. Postel.

4. 5. —65. **QUESTIONS CONTROVERSÉES DE L'HISTOIRE ET DE LA SCIENCE** : *Première série.* In-18 jésus, 291 p. 1880. Paris, Maurice Tardieu. 2 fr.

Dans une courte introduction, le directeur de cette publication, M. Kerviler, en explique le but. La Société bibliographique a voulu opposer aux négations et aux arguties de l'histoire antichrétienne les affirmations de la vraie science. Groupant dans son sein un grand nombre de travailleurs, elle a cru qu'elle pouvait opposer des réfutations d'autant meilleures qu'il lui serait facile de s'adresser à des écrivains spéciaux. Du moment qu'elle pouvait le faire, elle le devait, car nous sommes à une époque de lutte où chacun est tenu de prendre part, selon ses forces, à la défense de la vérité. Voilà le but, voyons rapidement comment il a été atteint.

Cette première série des *questions controversées* contient les articles suivants : *La cosmogonie biblique* et *les plaies d'Égypte*, par l'abbé Vigouroux ; *les mésaventures du Bathybius*, par A. de Lapparent ; *Saint Pierre et sa venue à Rome*, par Emmanuel Cosquin ; *la Légende de Blondel*, par le comte de Puymaigre ; *le siège de Béziers et le mot « Tuez les tous »*, par Tamizey de Larroque ; *les monita secreta des jésuites*, par J. Mavel ; *l'instruction primaire en France avant la Révolution*, par l'abbé Allain; *la prise de la Bastille*, par L. de Poncins ; *les Bourbons ont-ils été ramenés par l'étranger ?* par H. de l'Épinois.

De prime abord, en parcourant cette liste variée, on voit que tous les sujets traités, sauf un, sont d'un grand intérêt au point de vue religieux ou politique. Seule, *la légende de Blondel* est de pure érudition, l'étude est d'ailleurs très-bien faite et très-curieuse. Le choix répond donc bien au but que nous avons indiqué plus haut.

Mais que signifierait le choix même le meilleur ; si les morceaux choisis étaient insuffisants ? Nous pouvons ajouter que les divers au-

teurs ont rempli leur tâche de manière à satisfaire le lecteur même le plus difficile. M. l'abbé Vigouroux fait autorité dans les questions d'exégèse biblique ; on retrouve toutes ses qualités dans ses deux dissertations sur *la cosmogonie biblique* et sur les *plaies d'Égypte*. M. de Lapparent, ancien élève de l'École polytechnique et professeur à l'Institut catholique de Paris, raconte avec beaucoup de verve les *mésaventures du Bathybius*. Pour ceux de nos lecteurs qui ignoreraient ces amusantes mésaventures, nous dirons que des savants antichrétiens ont cru avoir trouvé le *protoplasme* dont ils avaient besoin pour servir de transition dans la théorie de l'évolution entre le végétal et l'animal ; ce protoplasme était le *Bathybius*. Or, on a fini par découvrir que ce prétendu protoplasme n'existait pas, et les inventeurs du Bothybius ont été les premiers à l'abandonner.

Si nous passons aux questions historiques, nous dirons que M. Emmanuel Cosquin établit sur les témoignages les plus concluants la venue de saint Pierre à Rome, niée par des hypercritiques protestants et rationalistes en haine de l'Église ; que M. Tamizey de Larroque, en faisant l'histoire vraie du siège de Béziers, prouve que le légat du Pape n'a pas pu dire le mot cruel qui lui a été prêté sur la foi d'un chroniqueur sans valeur, Césaire d'Esterbach, qui donne le fait comme un on-dit ; que M. Mavel prouve une fois de plus que les *monita secreta* tant invoqués contre les Jésuites sont absolument apocryphes ; c'est l'œuvre d'un apostat polonais qui voulait se venger; que l'abbé Allain établit par des faits innombrables que l'Église n'a pas attendu la déclaration des droits de l'homme pour songer à l'instruction populaire ; la Révolution, loin d'inventer l'enseignement, l'a désorganisé ; là comme ailleurs elle n'a guère fait que des ruines ; que M. de Poncins oppose à la légende révolutionnaire de la prise de la Bastille un tableau vrai ; la grande journée du 14 juillet 1789, si singulièrement transformée en fête nationale, se résume dans la prise d'une citadelle qui s'est rendue et cette glorieuse victoire a été souillée par d'odieux massacres, préludes de la Terreur ; enfin que M. de l'Épinois prouve que les Bourbons ont sauvé la France menacée d'un démembrement.

Nous croyons inutile de rien ajouter et nous nous bornerons à exprimer le vœu que les autres séries suivent de près la première dont sans doute elles seront dignes.

A. Rastoul.

une idée heureuse, d'un développement facile et prêtant à d'excellents effets. — Dans *les Trois épreuves*, c'est encore une jeune fille, dont l'amour pour sa mère est soumis à de très-dures démonstrations; elle en sort victorieuse. Beaucoup d'invraisemblance, mais quelques passages touchants. — Maître Gaston, collégien de dix-sept ans, amusant par ses éternelles citations latines,n'est queridicule en venant présenter son amour à Madeleine, ornée de quinze printemps. Cette médiocre pièce est intitulée *les Devoirs des vacances.* — Si l'on veut jouir de deux parfaits originaux, pêcheurs à la ligne jusqu'à la passion, jusqu'à la fureur, on trouvera ces dignes personnages dans *l'Ablette*, comédie en un acte. *Les Deux Distraits* ne sont pas moins complets, et la charge y est bonne, surtout quand on les voit se tromper même sur leurs propres poches.

V. POSTEL.

2. 4. — 85. *Tiédeur (de la)*, par le R.P. PATERNE, oblat de Saint-Hilaire. — In-18, XII-254 pages. 1880. Poitiers et Paris, Oudin frères. 1 fr. 50.

*. — 86. VIE (LA) DANS LA CROIX; *Chemin de la croix médité avec Notre-Dame*, par le R. P. BOUCHON, de la Congrégation de Notre-Sauveur. — In-18, 267 p. 1880. Au Pelerinage de Benoîte-Vaux, par Souilly (Meuse). 1 fr. 50 cent.

*. — 87. MYSTÈRES (LES) DU ROSAIRE *proposés pour l'adoration du Très-Saint Sacrement*, par le P. A. TESNIÈRE, de la Congrégation du T.-S.-Sacrement. — In-18, 268 p. 1880. Paris, Palmé. 1 fr. 50 c.

La tiédeur est une plaie de l'âme d'autant plus dangereuse que le malade, bercé par l'amour-propre, s'endort dans l'illusion, et que les ravages latents échappent à l'œil du médecin dont la science est déroutée par des apparences trompeuses. Le R. P. Paterne fait d'abord connaître la maladie, ses symptômes, ses caractères, ses variétés, ses effets ; il indique ensuite les remèdes préventifs, les remèdes propres à guérir, les moyens de conserver les fruits de la guérison. L'étude est solide et complète ; les enseignements sont corroborés par des citations nombreuses des Livres saints et de l'*Imitation*.

Au nombre des principaux remèdes à la tiédeur figure la dévotion à la Passion et à la mort de Jésus-Christ, dont la pratique s'incarne dans l'exercice du *Chemin de la Croix*. Dans une variété de méditations, en rapport avec les divers temps de l'année chrétienne, le R. P. Bouchon offre aux âmes le moyen de suivre, avec un attrait toujours nouveau, les pas de la Victime sainte sur la voie douloureuse. L'ouvrage est écrit avec autant de piété que de science. Mgr l'évêque de Verdun l'analyse parfaitement et en fait ressortir les qualités, en quelques mots, dans sa lettre d'approbation. « Communiquer à ses lecteurs les émotions profondes qu'éprouvent les pèlerins de Jérusalem à la vue des lieux où le Sauveur a souffert ; placer en regard du Calvaire les doux mystères de Bethléem, sur lesquels l'ombre de la Croix se projette déjà ; contempler, comme dans un miroir fidèle, les souffrances du Fils dans le cœur de la Mère ; puis, montrer comment la Croix, comprise et aimée, renferme les leçons de la vie et de la mort, l'art de souffrir et l'art plus précieux de soulager toutes les souffrances : celles d'ici-bas et celles du purgatoire ; tels sont les horizons magnifiques que l'auteur ouvre aux amis du divin Crucifié, telle est la méthode suivant laquelle il conduit les âmes à la science de la Croix, et par la science de la Croix à la science de la vie. — On ne saurait mieux dire

Un autre moyen très-efficace pour les âmes d'éviter et de faire disparaître la tiédeur est la méditation des Mystères du Rosaire, en face du tabernacle. C'est là qu'il faut chercher les véritablestrésors de la grâce et la miséricorde. Marie nous aide à les apprécier. Ses exemples, ses vertus sont une lumière et un encouragement. En union avec elle nous adorons, nous rendons grâces, nous

prions, nous prenons des résolutions efficaces. Écrit avec une piété douce et pénétrante, l'ouvrage du P. Tesnière fera aimer Jésus et Marie ; il sera en même temps un guide sûr et fidèle dans le chemin de la perfection.

CH. DENIEUL.

2. 3. — 88. *Vengeance (la) de Giovanni*, par Étienne MARCEL. In-18 jésus, 287 p. 1881. Paris, Delhomme et Briguet. 3 fr.

« Vous voulez des romans ? lisez l'histoire ! » disait M. Guizot, en parlant de lady Russell. Et l'histoire des saints n'est pas moins féconde en situations dramatiques, qui peuvent fournir la matière d'un roman ou d'un drame. Corneille et Rotrou et le cardinal Wiseman l'ont bien compris.

Madame Étienne Marcel a trouvé, dans l'histoire de saint Jean Gualbert, la matière d'un bon petit roman. On sait que Jean Gualbert pardonna noblement au meurtrier de son frère qu'il avait en son pouvoir, et que son âme, élevée par cet acte de vertu, ne chercha plus que Dieu seul pour sa joie et son héritage. Il se retira dans une solitude, à Vallombreuse et y établit une seconde branche de l'ordre des Camaldules, fondé par saint Romuald ; il fut canonisé par le pape Célestin III. Madame Étienne Marcel quitte son héros après son généreux sacrifice ; elle ne dit ni sa vie religieuse, ni les honneurs que l'Eglise lui décerna : elle s'attache au meurtrier pardonné, et elle lui prête une vie d'héroïques vertus, couronnée par le martyre. On trouve là le grand inconvénient des conceptions, où le vrai et le faux sont trop étroitement entrelacés.

Ce volume, fort recommandable, est terminé par une nouvelle, *la Rose de Gravelles*, récit demi-grave, demi-moqueur, qui amusera les jeunes lecteurs.

C. ADVÉNIER.

CHRONIQUE

Les travaux historiques des catholiques en Allemagne pendant le dix-neuvième siècle.

PREMIÈRE PARTIE.

Depuis 1800 jusqu'aux affaires de Cologne en 1837.

Le protestantisme n'aurait pas duré trois cents ans, s'il n'avait eu pour premier soin d'obscurcir sciemment les faits de l'histoire en créant, dès son origine, un système de mensonges savamment inventés, pour prolonger son règne au moyen de préjugés qui devaient moralement asservir le libre-examen du grand nombre. Ce furent les *Centuriateurs* de Magdebourg qui acceptèrent cette tâche et on sait avec quelle déloyauté et quel degré de fanatisme ils s'en acquittèrent; *singulari diligentia et fide*, dit le titre de leurs Centuries. Baronius y répondit par ses immortelles *Annales*.

L'Église visible de Jésus-Christ est un fait vivant et perpétuel. Les

réformateurs, afin d'empêcher la réunion longtemps demandée par les masses de leurs propres adhérents, s'y prirent ainsi d'une manière éminemment astucieuse ; car ils opposaient à l'Église catholique cette *église invisible* qui ne prêtait aucunement le flanc aux attaques, tandis que « la ville sise sur la montagne » était exposée à tous les assauts non seulement de la violence, mais aussi de la ruse et de la calomnie. Plus de deux siècles avant Voltaire, le protestantisme a inventé et pratiqué la maxime : « Mentez toujours ! » Il en a même vécu trois siècles et, encore aujourd'hui, ses rares fidèles, encore croyants par quelque côté, ne sont tenus éloignés de la vérité que par la pression intellectuelle qu'exercent sur eux les calomnies historiques inoculées sans cesse à la jeunesse par les prédicants et qui, chez eux, tiennent lieu d'instruction dogmatique et morale.

On peut bien un moment obscurcir les faits ou plutôt offusquer l'intelligence et l'empêcher d'accepter le vrai ; ce moment peut même durer des siècles,— en Allemagne cette éclipse intellectuelle était plusieurs fois séculaire — ; mais la vérité finit toujours par reparaître à la lumière. Et précisément notre époque semble avoir pour mission spéciale de mettre fin à cette conjuration séculaire contre la vérité. Au commencement de notre siècle, Schiller était à l'apogée de sa gloire. Ses romans historiques sur la guerre de Trente ans, sur la défection des Pays-Bas espagnols, ses tragédies elles-mêmes : *Don Carlos, Marie Stuart*, etc., passaient pour de l'histoire. Or qui croit encore aujourd'hui à sa sincérité, lorsqu'il attribue le sac de Magdebourg à la cruauté de Tilly ; qui croit encore à l'innocence des comtes Egmont et Horn ? Heising, dans une courte monographie, a fait justice de l'incendie de Magdebourg ; nous rencontrerons plus loin les historiens généreux qui ont réhabilité Tilly, Philippe II, Tetzel, Charles-Quint, Ferdinand II d'Autriche. Il n'y a plus aujourd'hui un homme sérieux qui croie à la piété protestante et au zèle apostolique d'un Gustave-Adolphe de Suède, lequel ne fut qu'un conquérant de la pire espèce, qui s'est servi de la religion pour s'annexer des provinces allemandes. Singulier patron que s'est donné *la Société* prosélytique protestante *de Gustave-Adolphe*, pour contrecarrer notre *Société de saint Boniface !* Lui du moins, saint Boniface, est venu de l'étranger, non pour annexer des provinces, mais pour gagner les âmes à Jésus-Christ. Comparez maintenant les deux martyrs, celui du champ de bataille de Lutzen et celui qui a été martyrisé par les Frisons. Gfroerer a opté pour le dernier. Qu'étaient devenus sous la

plume des historiens protestants nos plus grands Papes : Léon le Grand, Grégoire VII, Innocent III ? qu'avaient fait les écrivains protestants des grands hommes de la science et de la politique du moyen âge ?

Et il faut le dire, l'hérésie avait eu à peu près à elle seule la parole pendant deux siècles. Disons plus encore. Quelques années avant le grand cataclysme révolutionnaire, les idées protestantes injectées par le fébronianisme dans les intelligences catholiques et pratiquées par le joséphisme fêtaient leur triomphe au congrès d'Ems en 1786.

La Providence divine profita de l'orage pour renouveler l'atmosphère. Table rase était faite des institutions catholiques : les savants Jésuites et les doctes Bénédictins avaient disparu dans la bourrasque et avec eux les hautes études. La réaction contre la conjuration historique commença par la conversion, en 1800, du comte Frédéric-Léopold de Stolberg qui devint l'auteur intellectuel du mouvement scientifique par son ascendant et par ses écrits. Honni par Voss et Grimm, déclaré fou par Herder et Jacobi, le nouveau converti ouvrit la longue et glorieuse lignée d'historiens véridiques qui cherchèrent loyalement la vérité et qui surent la dire sans respect humain à la face de leur siècle. En 1806 Stolberg fit paraître le premier volume de son *Histoire de la Religion de Jésus-Christ*, dans laquelle il s'était proposé « d'exposer les miséricordes envers le genre humain révélées de Dieu par son Fils et la manière dont les hommes avaient accueilli ou rejeté ces révélations ». Ce grand ouvrage, que l'illustre converti avait commencé sur le conseil de Clément-Auguste de Droste-Vischering et qu'il continua jusqu'au XV[e] volume, a beaucoup contribué au réveil du sens chrétien à une époque où l'esprit révolutionnaire avait envahi toutes les intelligences. Il publia encore la *Vie d'Alfred le Grand* et celle de *saint Vincent de Paul*. Le comte de Stolberg, en arborant franchement les principes chrétiens que le siècle philosophique s'était efforcé de faire disparaître, fraya la route à d'autres protestants de bonne foi. Hamann, surnommé le Mage du Nord, gagné par lui pour le cercle littéraire et religieux de la princesse de Galitzin à Munster, y mourut catholique ; Frédéric de Schlégel, auteur de la *Philosophie de l'histoire*, embrassait la foi catholique romaine en 1803, trois années après, suivait le savant juriste et diplomate Adam de Muller (1806), qui employa dès lors son vaste génie pour la glorification des principes catholiques. L'époque à laquelle Napoléon I[er] faisait la guerre en Allemagne n'était guère propre à favoriser les études historiques, mais elle servait du moins à former le grand homme, rédacteur du *Mercure rhénan*, Joseph Gœrres, que

déjà alors le conquérant français nommait « la cinquième puissance » et qui écrivit, après le déluge napoléonien, en son style « architectonique » différents écrits politiques d'une grande portée. Le roi Louis I[er] l'attira en 1827, à l'université de Munich. Dans un écrit daté de Breslau 1830, intitulé : *Les fondements, la division et la suite des temps de l'histoire*, il donne une notion totale de l'histoire telle qu'on la comprenait au moyen âge et qui la faisait considérer comme contenue dans le type de la création.

Mais n'anticipons pas. En 1815, parut un ouvrage historique qui fit une sensation extraordinaire, pour la raison qu'un jeune savant protestant y réhabilitait à la lumière de l'histoire, un de nos plus grands papes. Nous voulons parler de l'ouvrage : *Hildebrand, comme Pape, Grégoire VII*, par Voigt. Cet auteur impartial examinait objectivement dans son livre les trois questions suivantes : 1° Comme pape, que devait faire Grégoire VII dans le sens de la papauté ? 2° Quelles pouvaient être ses vues en faveur de cette signification de la Papauté dans les circonstances de temps et de lieux dans lesquelles il a vécu ? 3° Comment exécuta-t-il ce que demandaient de lui la nécessité et la possibilité dans lesdites circonstances ? » Cette publication fut d'un effet d'autant plus grand, qu'on la savait écrite sous les yeux et d'après les conseils des historiens protestants Luden et Heeren. Voigt mourut en 1863, directeur des archives de Kœnigsberg, sans avoir toutefois abjuré les erreurs du protestantisme. D'autres furent plus heureux.

Signalons, en passant, Frédéric-Chrétien Schlosser, auteur d'une *Histoire du monde ancien* et de l'Histoire du XVIII[e] siècle, qui rentra dans le giron de l'Église en 1811 ; Durst, auteur d'une *Histoire de la patrie allemande* et d'une *Histoire d'Angleterre d'après Lingard*, qui fut envoyé par le ministre Alteinstein au lycée de Dusseldorf, pour le protestantiser par l'enseignement de l'histoire. Les rapports qu'il y eut avec le savant D[r] Bintérim le gagnèrent lui-même au catholicisme, ainsi que Nicolas et Jean Mœller, qui ont illustré plus tard l'université catholique de Louvain, le premier comme professeur de philosophie, le second comme professeur d'histoire. L'étude des faits historiques ramenait à la vérité catholique l'auteur de l'*Histoire de la Restauration des sciences politiques*, M. de Haller de Berne, qui abjurait en 1820.

En 1817, le jubilé séculaire de la réforme protestante ne fut qu'un vrai sabbat de fanatisme et de calomnies contre l'Église catholique,

qui dégoûta toutes les âmes bien nées et en ramena au bercail plusieurs, dont la science permettait d'apprécier les *Centuriateurs* anciens et modernes à leur juste valeur. Nous nommerons ici Jarcke, savant diplomate, ramené à l'Église par l'étude de l'histoire et ensuite par l'examen comparatif des écrits symboliques du protestantisme avec le catéchisme du concile de Trente, et son ami le professeur de droit de l'université de Berlin, Philips, qui, lui aussi, cédait à l'évidence des faits, en devenant catholique. L'un et l'autre eurent leur mission providentielle, sur laquelle nous reviendrons.

En 1832, le professeur Arendt de Bonn était ramené à la foi catholique par l'étude consciencieuse de l'histoire et il publiait, deux ans après sa conversion, sa *Vie de Léon le Grand*, qui parut en 1834. Il considère dans son livre le pape saint Léon, comme le centre dont ont émané les plus grands développements religieux du moyen âge. Léon fut l'homme qui précéda, domina et conduisit les temps de transition au moyen âge et qui, en sa qualité de chef de l'Église, prépara les germes pour les développements futurs.

Nous nous taisons à dessein sur les historiens *de la veille*, c'est-à-dire les historiens catholiques, pour faire d'autant plus ressortir la politique divine qui réalisait les paroles : *Filii de longe venient.* Le catholicisme avait été représenté par Wiedemann, Westenrieder (1829), les bénédictins Placide Braun d'Augsbourg, collaborateur aux *Monumenta boica*, et Dudik, Von Huth et Hortig (1847), dont Dœllinger termina l'*Histoire ecclésiastique*.

On peut donc affirmer que les calomnies des *Centuriateurs*, ces menteurs *ab initio*, ont été vengées et que des protestants ont fait pour eux amende honorable en ramenant l'histoire à la loyauté et à l'objectivité.

La Providence suscita encore, pour la restauration des études historiques, dès 1830, un homme qui a fait école et que nous nous empressons de nommer: c'est Jean-Frédéric Boehmer, dont on peut dire qu'il a sacrifié sa vie, ses veilles, ses travaux à l'exploration de la vérité, qu'il aimait avec passion. Né à Francfort en 1795, il devint, en 1830, bibliothécaire de sa ville natale, qui avait été, comme on sait, la cité du couronnement des Empereurs. Il compulsa les archives de cette vieille capitale, fit des voyages scientifiques, et puissamment aidé par le ministre Von Stein, il put étudier toutes les archives de l'Allemagne, de la France, de l'Italie et des Pays-Bas. Il ouvrit de nouvelles routes historiques avec son ami Pertz, son compagnon

de voyages, protestants l'un et l'autre. Pertz a rendu d'immenses services pour l'étude du moyen âge par la publication de ses *Monumenta Germaniæ*, dont Boehmer fut quelque temps le collaborateur. Mais ce dernier se retira pour s'adonner exclusivement à l'étude et à la publication des *Régestes des Empereurs*, dont les actes gisaient dans les archives de Francfort. Il voulait créer par là, et il l'a réalisée en grande partie, une immense *Table des Matières* chronologique, motivée, consciencieuse avant tout, et exacte des actes, des circonstances principales, pouvant servir à l'histoire de l'Empire germanique; extraite des pièces originales qu'il trouvait dans les archives de l'ancienne *Reichsstadt*. Boehmer, catholique de cœur, mourut en 1863. Mais il ne mourait pas tout à fait. Il avait formé Janssen, Ficker et plusieurs autres savants catholiques qui continuèrent son œuvre. Entre temps Goerres, que la lutte rendait de plus en plus catholique, électrisait ses coreligionnaires par de vigoureux articles publiés dans le *Catholique* de Mayence, Jean-Adam Mœhler faisait paraître en 1832 sa *Symbolique*, chef-d'œuvre de science ecclésiastique et mourait, jeune encore, en 1838, laissant en manuscrit une *Patrologie* et un *Manuel d'histoire ecclésiastique* qui ne furent publiés que plus tard. Mœhler a écrit en outre plusieurs ouvrages apologétiques et son *Athanase le Grand et l'Église de son temps dans la lutte contre l'arianisme*. Ces deux génies, Goerres et Mœhler, entretenaient l'élan du mouvement scientifique et le personnifiaient. A part ces deux centres de gravitation, autour desquels se mouvaient la plupart des savants chrétiens, il manquait encore à tous ces efforts un centre commun qui réunît et fortifiât les travaux isolés. Des événements inattendus vinrent combler cette lacune.

(*A suivre.*) L'ABBÉ N.-J. CORNET.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Séance du 27 décembre.

Annuaire du Bureau des longitudes.

M. FAYE dépose sur le bureau l'*Annuaire du Bureau des longitudes pour l'année* 1881.

Plusieurs améliorations ont été introduites dans ce volume. Je citerai, dit

M. Faye, en particulier : la détermination de toutes les fêtes mobiles pour les calendriers grec, israélite, musulman et copte ; une Table plus étendue de corrections pour calculer les levers et les couchers de la lune dans toute l'Europe et même en Algérie. Une Table des digressions de la polaire, qui donne l'azimut de cet astre au moment où il s'écarte le plus du méridien, de manière à permettre aux topographes, aux voyageurs, etc., de s'orienter avec exactitude au moyen d'une simple observation ; la refonte des éléments du système solaire ; enfin une Table nouvelle des indices de réfraction des gaz et des vapeurs, donnée par M. Mascart.

Les notices comprennent une histoire des observatoires qui existaient en France avant la Révolution et de la grande activité astronomique qui a régné à cette époque, principalement grâce à l'initiative individuelle due à M. Tisserand. M. Faye a enrichi, de son côté, l'*Annuaire* d'une notice, ornée de planches, sur la géologie comparée de la lune et de la terre, qui sera lue avec un vif intérêt. M. Faye cherche à établir que les fameux cratères lunaires ne sont nullement des « cratères d'origine volcanique » et que la géologie lunaire n'est nullement comparable à la géologie terrestre.

Séance du samedi 8 *janvier* 1881.

Législation civile du Talmud, par le Dr Rabbinowicz.

M. Ad. Franck présente de la part de l'auteur, M. le docteur Rabbinowicz, un volume qui a pour titre : *Législation civile du Talmud.* Ce volume, intéressant à la fois pour les jurisconsultes, les philosophes et les historiens de la religion, du droit et de la philosophie, complète une série de travaux qui donnent la traduction fidèle de tous les passages des divers traités du Talmud qui traitent de la législation civile et criminelle édifiée par les docteurs de la Synagogue pendant une période d'environ huit siècles. M. Rabbinowicz y a joint les opinions morales et scientifiques qui en forment un élément inséparable. C'est un véritable monument élevé à une civilisation qui, sans répudier les textes de la Bible, en a singulièrement fécondé l'esprit. Ce monument nous montre qu'une religion, pas plus qu'une philosophie ou une société, ne peut, sous peine de périr, se condamner à l'immobilité. M. Rabbinowicz, dans le présent volume, traite surtout de la condition des femmes et des relations de la société israélite avec les païens. C'est là surtout qu'on apercevra la réalisation de cette loi du progrès dont M. Franck vient de parler. La condition que le Talmud fait aux femmes diffère peu de celle que lui font de nos jours les législations des pays les plus avancés. Quant aux relations entre les Juifs et les autres peuples, elles ne s'inspirent que de l'amour de l'humanité, de la fraternité universelle, et n'ont rien de commun avec ces haines de race et de religion qu'on s'efforce de réveiller aujourd'hui dans un pays voisin.

Dictionnaire de procédure, par MM. Rousseau et Laisney.

M. Larombière offre, de la part de MM. Rodolphe Rousseau, avocat à la cour d'appel de Paris, et Laisney, avoué au tribunal civil de la Seine, un *Dictionnaire*

Dans cet opuscule l'auteur s'adresse au peuple et son langage est à la portée de tous.

ALEX. V.

2. 3. — 139. *Victimes (les)*, par Mme Raoul DE NAVERY, in-18 jésus, 446 p. 1880. Paris, Blériot frères. 3 fr.

La Terreur a fourni le sujet de ce roman, et l'auteur dans le récit des aventures d'une seule famille, a trouvé moyen d'encadrer les événements qui ont precédé et accompagné la chute de Robespierre. Quoique le livre soit un peu long, on le lit avec l'intérêt qui s'attache aux scènes de la Révolution et on y retrouve quelques-unes des jolies qualités, familières à l'auteur.

C. ADVÉNIER.

CHRONIQUE

Les travaux historiques des catholiques en Allemagne pendant le dix-neuvième siècle.

DEUXIÈME PARTIE.

Depuis les affaires de Cologne en 1837, jusqu'au Concile du Vatican 1869-70,

Le 20 novembre 1837, dans la soirée, l'archevêque Clément-Auguste de Droste-Vischering était arrêté dans son palais épiscopal à Cologne et emmené dans la forteresse de Minden pour avoir résisté aux prétentions du gouvernement prussien dans la question des mariages mixtes et les affaires hermésiennes. Ce coup de violence, qui stupéfia le monde, réveilla les catholiques de l'Allemagne de leur léthargie. Le vieux combattant pour le droit, la liberté et l'honneur, Joseph Goerres éleva de nouveau sa voix contre cet attentat dans son *Athanase* et ses *Triarier*. Dans le premier de ces ouvrages, il démasquait les procédés du cabinet prussien, dans le second il mettait au pied du mur ses trois agresseurs protestants scientifiques : Leo, Marheinecke et Bruno. Du même coup il fondait un organe pour les catholiques dans la revue qu'il intitula *Feuilles historiques et politiques* et dont son fils Guido Goerres et George Phillips acceptèrent la rédaction. Cette revue était destinée à centraliser tous les efforts pour la défense plus efficace de l'Église catholique en ces jours de lutte. Le grand jouteur y exposait ses vues prophétiques, il y terrassait moralement ses adversaires ; son fils Guido y exposait avec talent et popularité les articles historiques, Jarcke dirigeait la partie politique (dans ses *Zeitlaeufte*) et Phillips

la partie juridique. Les savants professeurs à l'Université de Munich : Dœllinger, Windischmann, Ringseis et plusieurs célébrités dispersées dans les différentes contrées collaboraient à cette utile publication, qui a surtout bien mérité de l'Histoire, en tenant ses lecteurs au courant des résultats obtenus dans la branche historique et frappant elle-même les calomnies et les préjugés de coups dont ils ne se relevaient pas. Encore aujourd'hui, après quarante-trois années d'existence, sous la rédaction des D[rs] Jœrg et Binder, les *Feuilles historiques* occupent le premier rang parmi les revues périodiques de l'Allemagne.

La paix rendue à l'Église en Prusse, sous le règne de Frédéric-Guillaume IV, les sentiments chrétiens qui animaient le roi Louis I[er] de Bavière, l'esprit qui dominait à l'Université de Munich et qui y attirait des centaines d'élèves de tous les pays de l'Allemagne catholique, les encouragements qui venaient de la part des rois aussi bien que des populations ramenées par la persécution aux principes orthodoxes : toutes ces choses provoquèrent un mouvement chrétien dont on put mesurer l'intensité et l'universalité, en voyant, en 1844, près de deux millions de pèlerins aller vénérer la sainte robe du Sauveur, dont on faisait l'ostension solennelle dans la ville de Trèves. La secte des « catholiques allemands » dut faire *fiasco* : elle n'eut pour résultat que de faire ressortir par le contraste les grandes lignes du catholicisme romain ; les sciences, les lettres et les arts en devinrent l'expression, surtout après 1848, quand tombèrent les entraves que les gouvernements avaient su inventer, pour priver l'Église de sa liberté. Comme toutes les autres sciences, l'historiographie prit un nouvel essor. Les conversions au catholicisme se multiplièrent. Qu'il nous suffise de nommer ici les historiens : Hurter, Haas, Binder, Gfrœrer, Meinhold, von Rumohr, Volk, Laemmer, rappelés à la vraie foi par ce mouvement rénovateur, sur lesquels nous faisons suivre quelques détails.

Le fameux Frédéric Hurter, qui renonça à sa charge d'*antistes* et doyen du synode protestant à Schaffhouse, avait été ramené en 1844 par l'étude de l'histoire. Déjà en 1834, il avait commencé la publication de sa célèbre *Histoire du pape Innocent III et de ses contemporains* (Hambourg 1834-42, en 4 volumes). Nommé ensuite historiographe de l'empereur d'Autriche, il publia, comme catholique, la *Vie de l'empereur Ferdinand II* en 11 volumes et mourut à Graz, le 27 août 1865, après avoir ramené ses enfants, sauf un seul, à

l'Église-mère et donné à la Compagnie de Jésus un de ses fils, aujourd'hui bien connu dans le monde scientifique. Charles Haas, prédicant wurtembergeois, se convertit à Augsbourg, la même année que le précédent et publia, outre différents ouvrages apologétiques, une histoire ecclésiastique populaire et fonda une revue intitulée : *Nouvelle Sion.*

Binder (Guillaume-Chrétien), professeur d'histoire à Biel en Suisse, devint catholique en 1845, écrivit l'*Histoire du siècle philosophique et révolutionnaire* et dota l'Allemagne du premier dictionnaire de la conversation sous le titre de *Realencyclopédie,* en 12 volumes, publié chez Manz à Ratisbonne. Nos coreligionnaires avaient été jusque-là forcés de se servir de l'encyclopédie protestante et partiale de Brockhaus à Leipsick, destinée à propager surtout les préjugés historiques. Auguste-Ferdinand Gfrœrer, professeur d'histoire à l'Université de Fribourg (Bade), qui avait été élu au Parlement allemand en 1848, se vit ramené au catholicisme par ses recherches historiques et il abjura le protestantisme en 1853. Toute la meute de folliculaires judaïques et protestants crièrent haro ! sur le néo-catholique, lorsqu'on apprit qu'il avait, à la fête-Dieu de 1854, suivi le Saint-Sacrement à la procession avec un flambeau allumé ! Comme député parlementaire, Gfrœrer avait défendu les intérêts de l'Allemagne entière y compris l'Autriche (*Grossdeutschland*) ; comme historien il avait arraché le masque à Gustave-Adolphe (*Gustave-Adolphe et son temps.* Stuttgard, 1835-37) et réhabilité, pièces en mains, la grande mémoire du pape saint Grégoire VII. Il voulait, selon son expression, « nettoyer l'étable d'Augias » c'est-à-dire redresser les mensonges historiques qui avaient cours de son temps.

Guillaume Meinhold, pasteur de Rehwinkel en Poméranie, fut conduit par l'étude du catholicisme aux portes de l'Église véritable, dont il devait devenir l'enfant huit jours après ; mais une mort subite et prématurée l'enleva avant la réalisation de ses vœux en 1851. Disons comment cet homme intéressant s'y prit pour déverser le ridicule sur la critique historique exercée par les « sarcleurs protestants » qui, Bruno Bauer et David Strauss en tête, avaient fini à force de critique, par ne plus rien laisser subsister des livres saints que le titre et la couverture. En se fondant sur le principe « qu'on peut infailliblement déterminer l'auteur et l'époque d'un livre par l'examen du style et de la langue dans laquelle il est écrit, »

ils étaient parvenus à déclarer apocryphes tous les livres renfermés dans le canon de l'Écriture sainte. Pour montrer à quel point cet axiôme est trompeur, le pasteur Meinhold publia son roman historique *La Fée de l'ambre* (*Bernsteinhexe*), imitant si bien le style du XVIe siècle, que tous les grands critiques du temps s'y laissèrent prendre en acceptant son roman historique comme provenant de cette époque. Le livre fut lu, analysé, discuté sous tous les points de vue, soumis à toutes les hypothèses, bref tout le monde y trouva ce « cachet d'antiquité qu'il est impossible à l'art de reproduire ». Après avoir laissé ces savants critiques rechercher, polémiser et décider pendant trois longues années, l'auteur publia la seconde édition de l'ouvrage au grand désappointement de ces critiques. Car il disait dans l'*Avant-propos*. « J'ai cru faire une mystification excusable, en tachant de pousser à bout nos critiques et de mettre en évidence la folie de leurs prétentions. Aidé de la connaissance que j'ai des anciennes chroniques, je n'ai cru pouvoir mieux m'y prendre qu'en habillant des habits de la vérité une pure fable. Il m'a paru qu'en provoquant pour quelque temps cette illusion, je ne faisais tort à qui que ce soit au monde et que, d'un autre côté, je pourrais par là rendre service à un grand nombre de personnes qui acceptent comme autant d'oracles les décisions des critiques modernes relatives aux Livres saints. Détrompés aujourd'hui, ces hommes se demanderont peut-être, s'ils ne sont pas le jouet d'une erreur bien autrement importante, quand ils considèrent comme un mythe, l'histoire de Jésus-Christ, qu'attestent le témoignage de toute l'antiquité, le sang de tant de milliers de martyrs, la durée presque vingt fois séculaire de l'Église chrétienne, en faveur de laquelle se réunissent des preuves plus nombreuses et plus fortes que pour aucun des faits de l'antiquité profane. » Les critiques forts de leur infaillibilité, se récrièrent il est vrai, mais Meinhold les convainquit enfin de leur erreur, en publiant dans le même style son nouveau roman : *Sidonie de Bork* et plus tard le *Chevalier Hager*. L'argument *ad hominem* produisit l'humiliation, sinon l'humilité.

Le conseiller de régence à Erfurt, Guillaume Volk, publiait depuis longues années, quoique protestant, sous le pseudonyme de*Louis Clarus*, une foule d'ouvrages hagiographiques, mystiques même, tous marqués au coin de la science et de la plus sévère orthodoxie catholique. Un jour, la grâce de Dieu le força à quitter

l'anonyme. Son épouse, atteinte inopinément du choléra, fit sa profession de foi sur son lit de mort et l'auteur protestant de près de soixante excellents ouvrages catholiques imita bientôt sa compagne (1855). Il mourut en 1869. L'histoire de sa conversion est une des meilleures qui aient été écrites.

Après être rentré au sein de l'Église, en 1858, le professeur de théologie protestante à Berlin, Laemmer, publie son chant de délivrance *Misericordias Domini* et enrichit l'Église catholique de doctes écrits, d'une grande importance pour l'histoire ecclésiastique.

M. de Rumohr, historien suisse, auteur des Archives pour l'histoire de la république des Grisons, Lutkemuller, Hasert, Bickell, Evers, et une foule d'autres, terrassés sur le chemin de Damas ont demandé au Seigneur : *Domine, quid me vis facere?* et ils ont trouvé Ananie, et les écailles sont tombées de leurs yeux et ils ont reconnu la vérité.

Si nous nous sommes appliqué jusqu'ici à mettre en relief les convertis du protestantisme, notre intention n'a pas été de donner plus d'importance intrinsèque aux productions de ces savants, au détriment des catholiques *de la veille;* nous n'avons eu en vue que de faire admirer en eux comment la Providence ramène de l'erreur par l'aspect non troublé de la vérité.

Passons donc maintenant à ces catholiques qui ont eu le courage, en notre siècle de corruption, de rendre sincèrement témoignage à la vérité en traitant l'histoire sans parti pris, sans partialité, objectivement et réalisant, en certaine façon, de concert avec les historiens ramenés à la foi catholique, à la gloire de l'Église la prophétie : *Filii de longe venient et filiæ de latere surgent.*

Il nous faut d'abord reconnaître que c'est Dœllinger qui a dominé pendant la première moitié de cette époque, jusqu'au moment où il étala son opposition au Saint-Siège tant au congrès des savants que dans ses discours sur le pouvoir temporel tenus à l'Odéon de Munich (1863). Mais dès ce moment, le nymbe qui avait entouré jusque-là le chef du prévôt de saint Caïetan disparut pour un grand nombre d'historiens, dont plusieurs avaient été ses élèves. Il y eut même scission parmi ces derniers ; les uns continuèrent à suivre les nouveaux principes catholiques libéraux y compris ses goûts pour une église nationale et enfin son opposition à la doctrine de l'infaillibilité du magistère pontifical. De ce nombre furent

Reinkens, Sepp, Friedrich, Pichler, tous les historiens qui attribuaient l'infaillibilité à ce qu'ils décoraient du nom de « science allemande » et à leur maître, qu'ils considéraient comme une déité. Aussi longtemps qu'il fut soumis à l'Église, Dœllinger rendit de grands services. Il écrivit plusieurs Manuels d'*Histoire ecclésiastique* , dont il n'acheva aucun, son œuvre principale fut celui qui a pour titre : *La Réforme, son développement et ses effets dans le cercle de la confession luthérienne,* qui parut en trois volumes à Ratisbonne, de 1846 à 1851. Il faut encore nommer les volumes : *Paganisme et judaïsme : portique à l'histoire du christianisme* (Ratisbonne 1857), *l'Église et les églises* qui devint la transition à *Janus* et aux tristes *Lettres sur le Concile* . Citons maintenant les principaux historiens qui restèrent fidèles à la sainte Église et relevons leurs principales productions. Nous commencerons par ceux qui se sont occupés de l'histoire ecclésiastique. Vient en première ligne Charles-Joseph Héfélé, qui s'est fait un nom par son livre : *Le Cardinal Ximenez* et dont la grande *Histoire des Conciles,* commencée en 1858, est parvenue à son douzième volume.

Dom Gams, de l'ordre de Saint-Benoît, a publié *l'Histoire de l'Église* que le savant Mœhler avait laissée en manuscrit et que le docte bénédictin a complétée (Ratisbonne, 1867). Alzog et Mgr Fessler publièrent des manuels d'histoire ecclésiastique, Mgr Raess de Strasbourg sa grande histoire des conversions au catholicisme, Mgr Greith de Saint-Gal *l'Histoire de la Mystique dans l'ordre des Dominicains,* professeur à Rome, Floss, Marx à Trèves, Kunstmann (1867) auteur de *Rhaban Maur,* Ficker de *Saint Engelbert.* Rohrbacher fut traduit par Rump, César Cantu fut mis également à la portée des lecteurs allemands.

Aschbach, l'auteur de *l'Empereur Sigismond* et de *l'Histoire des Visigoths,* a donné à l'Allemagne catholique un *Dictionnaire ecclésiastique* en quatre volumes. Le *Kirchenlexikon* de Welte et Wetze suivit de près en douze volumes ; cet ouvrage aujourd'hui épuisé a été traduit en français. L'un et l'autre de ces Dictionnaires ainsi que le *Dictionnaire de la conversation* publié à Fribourg, servirent de contre-poids à l'Encyclopédie protestante de Herzog.

Constantin Hœfler, d'abord professeur à Munich, qui fut déposé par suite de l'affaire Lola Montez simultanément avec Gœrres, de Lassaulz, de Moy de Sons, Dœllinger et autres et qui occupa plus

tard la chaire d'histoire à l'Université de Prague, écrivit *l'Histoire des Papes allemands*, l'Histoire de la Révolution, celle de Frédéric II et de Robert du Palatinat, Papencordt, mort à la fleur de l'âge, publia *l'Histoire de la domination des Vandales*, *Cola di Rienzi*, *Rome pendant le moyen âge*.

Jœrg a donné *l'Histoire du protestantisme* dans ses variations récentes; Grœne, *l'Histoire des Papes*; Alfred de Reumont, diplomate prussien, *l'Histoire de la ville de Rome*. L'histoire universelle a été parfaitement exposée par J. B. Weiss, professeur à Graz, dont le *Lehrbuch der Weltgeschichte* se distingue par sa fraîcheur et la plasticité de son exposition. Ce savant a publié les œuvres posthumes de Gfrœrer.

Pendant cette époque, les savants suivants se sont acquis de grands mérites par leurs recherches historiques : Denzinger, Cornélius, Ehrler, Kampschulte, Kiesel, von Aretin, Ennen, von Hubner, diplomate autrichien;

De Radowitz, Buss, Beda Weber se sont distingués dans leurs écrits politiques, Reichensperger, Bock, Laib et Schwarz, Kraus, par leurs travaux artistiques et archéologiques.

De ces années datent aussi les premiers travaux de nos deux grands historiens Hergenrœther et Janssen, qui atteignirent l'apogée de leur gloire pendant la période suivante. Ce fut au commencement de cette même période que le R. P. Damberger fit paraître son *Histoire synchronistiqae* en 15 volumes, qui s'étend de 476 à 1378, et que le R. P. Wolf, comme le précédent, membre de la Compagnie de Jésus, commença la collection des Conciles de Sainte-Marie du Lac intitulée *Acta et Decreta SS. conciliorum*, continuant celle de Labbe et de Hardouin. Il faut encore nommer les jésuites Freudenfeld, Cornély, Bauer, Rœttinger, Diel, Hausherr, Riess, etc., comme ayant publié des ouvrages de mérite traitant des questions historiques.

Pendant les dernières années de cette période, différents signes inspirèrent à tout bon catholique des craintes pour l'avenir de Dœllinger et de ses adhérents, craintes qui ne se vérifièrent que trop dans la suite. Son école donnait à l'histoire une place supérieure à la théologie dogmatique et la scolastique était vilipendée; on y exaltait l'Église nationale de l'avenir.

Le congrès des savants avait raté; le Saint-Siège soumit pour l'avenir de semblables réunions à certaines conditions qui ne furent pas acceptées; Dœllinger y répondit par ses discours à l'Odéon; le

nonce apostolique dut à cette occasion quitter ostensiblement la salle par raison de dignité. Un des élèves du prévôt de saint Caïetan, Huber fut condamné par la congrégation de l'*Index* pour erreurs contenues dans son ouvrage sur Scot-Erigène; un autre, Pichler, fut mis à l'*Index* pour accusations injustes contre le Saint-Siège, qu'il disait avoir été la cause du schisme grec. Huber devint plus tard le rédacteur de *Janus*, que Dœllinger avait inpiré et corrigé. Pichler fut condamné pour vol de livres à Saint-Pétersbourg et mourut en 1874! Rien donc de surprenant, si un vide relatif s'était fait déjà autour du célèbre professeur de Munich, bon nombre d'années avant qu'il ne fût encore question du Concile!

L'abbé N.-J. CORNET.

LIVRES NOUVEAUX

Assemblée générale des catholiques du Nord et du Pas-de-Calais, tenue à Lille du 19 au 23 novembre 1879, VII. In-8°, 474 p. Lille, imp. Lefebvre-Ducrocq.

BROILLIARD (C.). Le Traitement des bois en France, à l'usage des particuliers; par Ch. Broilliard, professeur à l'Ecole forestière. In-8°, XXVIII-470 p. Paris, lib. G. Masson, (23 février.)

BUET (C.). — Histoires à dormir debout; par Charles Buet. In-18 jésus, 370 p. Paris, lib. Palmé.

Calendrier officiel des courses de chevaux (1880), publié sous les auspices de la Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France, d'après les documents formés par ladite Société et par l'administration des haras; par le secrétaire de la Société d'encouragement (Jockey-club). Courses passées. In-12. XCIV-778 p. Paris, imp. Malteste et Ce; au secrétariat du Jockey-club.

Charles-Félix de Savoie, roi de Sardaigne, restaurateur d'Hautecombe; sa vie intime; par Un religieux de cette abbaye. In-13 jésus, x-424 p. et portrait. Annecy, lib. Niérat et Ce; Hautecombe, les RR. PP. Cisterciens.

CHASSAGNE (A.) et E. DALLY. — Influence précise de la gymnastique sur le développement de la poitrine, des muscles et de la force de l'homme (étude fondée sur 16,330 observations, pesées, mensurations, essais dynamométriques faits à l'école militaire de gymnastique de Joinville-le-Pont); par les docteurs A. Chassagne, médecin-major de première classe, et E. Dally. professeur à l'Ecole d'anthropologie. In-8°, VIII-68 p. Paris, lib. Dumaine.

COYETTE (A.). — La Paroisse du Saint-Sépulcre d'Abbeville, etc., appendices, notes et pièces nombreuses; par l'abbé A. Coyette, curé-doyen du Saint-Sépulcre. In-18 jésus, XXII-557 p. Abbeville, imp. Paillart.

CRAVEN (Mme A.). — Une année de méditations; par Mme Augustus Craven. In-8°, IV-419 p. Paris, libr. Didier et Ce. 7 fr. 50. (21 février).

DEHON. — De l'éducation chrétienne et des vertus de l'enfance. Discours prononcé à la distribution des prix de l'institution Saint-Jean à Saint-Quentin, le 4 août 1880, par M. l'abbé Dehon, supérieur de l'institution. In-12, 30 p. Saint-Quentin, imprim. du Conservateur de l'Aisne.

DESCHAMPS. — Qu'est-ce qu'une église? Allocution prononcée à Saint-Hilaire-le-Grand, pour la bénédiction et la pose de la première pierre de la nouvelle abside de l'église, par M. l'abbé Deschamps, vicaire général de Châlons, le 22 août 1880. In-8°, 11 p. Châlons-sur-Marne, imp. Martin.

FANIEN (H.). — La Messe fréquentée, ou le Chrétien sanctifié par l'assistance journalière à la sainte messe; par l'abbé H. Fanien, curé de Douvrin. In-18, 106 p. Arras, Sueur-Charruey.

FERET (P.). — Un curé de Charenton au XVIIe siècle; par M. l'abbé P. Feret, un de ses successeurs. In-12, IV-164 p. Paris, libr. Gervais. 1 fr. 50.

FOLLEVILLE (D. de). — Recueil des règlements des facultés de droit (code-manuel de MM. les professeurs et étudiants); par Daniel de Folleville, doyen de la faculté de droit de Douai. In-8°, XXXVI-490 p. Lille, imprimerie et libr. Lefort; Paris, même maison.

l'indigence ? Ne sera-t-elle pas forcée de l'abandonner ? La question est aujourd'hui ce qu'elle était hier, ce qu'elle a été dans tous les siècles. »

Nous ne suivrons pas M. Semichon dans son étude des législations anciennes : il passe en revue l'antiquité, les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, la période qui s'écoule jusqu'au XIIe siècle, puis celle qui va du XIIe au XVIIe, le XVIIIe siècle, la Révolution, et enfin les législations étrangères, en Europe, en Amérique, en Asie, et en Afrique. C'est alors qu'il aborde la grave question du Tour, de 1811 à 1860, et de 1860 à nos jours. Nous mentionnerons seulement sa conclusion :

« Nous voici aujourd'hui en face de la question du Tour. Personnellement, nous fûmes autrefois partisan de ce système ; mais, persuadé par l'examen des faits, nous n'hésitons pas à le combattre, soutenu par des hommes importants de notre époque : MM. de Gouroff, Remade, Fayard, Terme, Montfalcon, de Gérando, Louis et Frédéric Passy. Ils ont voulu la suppression légale du Tour ; nous sommes convaincu que leurs espérances seront réalisées.

L'ouvrage de M. Semichon est extrêmement intéressant. Il est rempli de documents précieux. Ce qui lui donne un haut prix, c'est l'étude impartiale du rôle de l'Église. A chaque siècle, on voit les institutions chrétiennes protégeant, autant qu'il était possible, l'enfant abandonné contre les préventions sociales. M. Semichon met en pleine lumière ce point historique. On pourra discuter ses opinions personnelles, mais on ne pourra enlever à son ouvrage le mérite si rare de l'érudition et de la bonne foi.

HERVÉ BAZIN.

4. 5. — 156. **HISTOIRE GÉNÉRALE DU LANGUEDOC AVEC DES NOTES ET DES PIÈCES JUSTIFICATIVES**, par dom Cl. DEVIC et dom J. VAISSETE, religieux bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur. Nouvelle édition, contenant un grand nombre de documents inédits, de dissertations et notes nouvelles, le recueil des inscriptions de la Province, etc., etc., publiée sous la direction de M. Ed. DULAURIER, membre de l'Institut, par MM. Edward BARRY, professeur honoraire d'histoire à la faculté des lettres de Toulouse; GERMER-DURAND, bibliothécaire de la ville de Nîmes ; A. MOLINIER, ancien élève de l'Ecole des Chartres, et une réunion de savants ; continuée jusqu'en 1790, sous le titre : *Etudes historiques sur la province du Languedoc,* par Ernest ROSCHACH, correspondant du ministère de l'instruction public pour les travaux historiques. VIe, VIIe et VIIIe volume.

In-4°, LII-1040, XVI-1423, XVIII-2410 p. 1879-80. Toulouse, Privat. 25 fr. le vol.

La magnifique publication de l'*Histoire générale du Languedoc* suit son cours régulier. Les tomes VI, VII et VIII viennent aujourd'hui faire l'admiration des souscripteurs qui ne sont pas impatients, parce qu'ils savent qu'une si colossale entreprise exige de longs labeurs pour la mener à bonne fin. Comme nous avons plusieurs fois déjà parlé de cette publication (voir les t. LVI et LXIII, p. 274 et 342, de la *Bibliographie catholique*) nous nous bornerons à indiquer sommairement les matières principales contenues dans chaque volume.

Dans le tome VI (III de l'édition princeps) sont racontés les faits compris entre les années 1165 et 1271, du concile de Lombers, le premier contre les hérétiques Albigeois, à la réunion du comté de Toulouse à la couronne de France. Les événements qui se déroulèrent en Languedoc dans l'espace de ce siècle sont du plus haut intérêt et se rattachent pour la plupart à l'histoire de France et même de l'Église. Les plus importants sont l'hérésie et la guerre des Albigeois, dont on rapporte l'origine, le progrès et la fin. Leur influence sur les destinées de la province et du midi de la France fut capitale; car le Languedoc à peu près indépendant en 1165, passe sous l'autorité directe du roi en 1271, à la mort du dernier comte de Toulouse; mais ainsi s'est formée l'unité territoriale et politique de la France. Dom Vaissete a raconté les faits dans leur ordre chronologique, sans en montrer toujours l'enchaînement; la trame de l'histoire de la province a été rétablie. Au texte ont été ajoutées de nombreuses notes, dues la plupart à M. Molinier, qui rectifient certaines assertions, complètent quelques parties du récit primitif, ou traitent quelques points négligés. L'annotateur et l'historien s'accordent pour déclarer apocryphe ce mot barbare que la plupart des auteurs ont prêté au légat Arnauld, au sac de Béziers : *Tuez-les tous, car Dieu connaît ceux qui sont à lui*. Il faut, dit M. Molinier, envoyer ce mot célèbre rejoindre tant d'autres mots pseudohistoriques inventés après coup.

Le tome VII contient trois parties distinctes : 1° les *Notes* de dom Vaissete, toujours savantes et la plupart épuisant le sujet traité. 2° les *Notes* et dissertations au nombre de dix-sept, ajoutées par les nouveaux éditeurs. Celles qui nous ont paru les plus remarquables sont : l'étude sur l'administration féodale dans le Languedoc (900-

1250) (1); celle sur l'administration de Louis IX et d'Alfonse de Poitiers, par M. Molinier; sur l'établissement de l'imprimerie dans le Languedoc, par le docteur Desbarreaux-Bernard; la Numismatique ou l'histoire monétaire des deux premières races et de l'époque vizigothique, par M. Ch. Robert, le savant membre de l'Institut; les recherches sur la commune de Toulouse, la plus puissante des organisations communales du midi, par M. E. Roschach. L'auteur prouve définitivement que c'est l'amour classique de la Renaissance qui a métamorphosé le chapitre des nobles de la Cité féodale, *Capitulum nobilium*, en Capitole romain; qu'aucun lien ne rattache l'hôtel de ville de Toulouse à ce temple antique, désigné par imitation de Rome sous le nom de Capitole. C'est seulement sous le premier empire que, cédant aux aspirations d'une fausse érudition, la municipalité de Toulouse a gratifié officiellement du nom de Capitole le bâtiment très-incohérent et très-inégal où elle tient ses séances. 3° La troisième partie se compose de documents inédits, se rapportant les uns à l'Université de Toulouse, les autres aux enquêtes faites dans la province par les ordres de saint Louis et de son frère Alfonse de Poitiers. Trois tables rendent facile l'usage de ce volume.

Le tome VIII composé sur le même plan que le tome V, contient quatre parties: 1° *Chroniques*, dont quelques-unes, publiées par dom Vaissete ont été considérablement améliorées, d'autres ajoutées aux anciennes par les nouveaux éditeurs. 2° *Chartes et Diplômes*. Les documents déjà fournis par les savants bénédictins ont été collationnés à nouveau sur les originaux ou les plus anciennes copies. La présente édition a été enrichie d'un grand nombre d'autres actes empruntés à des archives, qu'ils n'avaient pu mettre à profit. 3° *Inventaires et Catalogues*, dont les plus importants sont ceux des abbayes de Grandselve et de Boulbonne. 4° *Tables* parfaitement composées au nombre de quatre. Les deux premières se rapportent aux Chartes et Chroniques; la troisième donne les noms d'hommes et de lieux contenus dans les inventaires et les catalogues; la quatrième renferme la liste des ouvrages imprimés et manuscrits cités dans le texte original et dans les additions des trois tomes dont nous venons d'esquisser le compte-rendu.

---

1. Il n'est pas hors de propos de noter que l'expression de *Gens taillables et corvéables à merci* ne se trouve pas dans les actes du Midi, bien que ce régime fût en vigueur en certains endroits.

Ces indications qui sont loin d'être complètes montrent combien l'*Histoire du Languedoc* est une mine abondante de précieux documents et que le courage et la science ne font pas défaut aux nouveaux éditeurs.

CH. DENIEUL.

4. — 157. **INSTRUMENTS ET MUSICIENS**, par Léon PILLAUT, avec une préface par Alphonse DAUDET. In-18 jésus, VIII–384 p. 1880. Paris, G. Charpentier. 3 fr. 50.

Tout le monde a déjà lu la ravissante préface d'Alphonse Daudet. Comme cela sent bon la rivière et la vraie campagne ! On envie « ce petit port aux eaux claires, arrondi dans l'ombre d'un vieux saule ». Quand on voit « la barbe blonde et le chapeau de paille » envahir la solitude de l'écrivain, on a peur ; mais tout s'arrange : Alphonse Daudet adore la musique, on sait ce qu'en pense Léon Pillaut ; une sonate de Mozart met tout d'accord ; et nous avons un livre charmant avec un petit bijou de préface.

Pourquoi chercherions-nous ailleurs une juste appréciation de cet intéressant volume ? La voici, sincèrement impartiale, bien qu'elle soit d'un ami. « Pillaut me disait sur son art des choses absolument neuves. Musicien de talent, élevé à la campagne, son oreille affinée a retenu et noté toutes les sonorités de la nature ; il entend comme un paysagiste voit. Pour lui, chaque bruit d'ailes a son frisson particulier. Les bourdonnements confus d'insectes, le cliquetis des feuilles d'automne, le « rigolage » des ruisseaux sur les cailloux, le vent, la pluie, le lointain des voix, des trains en marche, des roues criant aux ornières, toute cette vie champêtre vous la trouverez dans son livre. Et bien d'autres choses encore, des critiques ingénieuses, une aimable érudition de fantaisiste, la biographie poétique de l'orchestre et de tous ses instruments, depuis la viole d'amour jusqu'aux trompettes Sax, racontée pour la première fois. » (P. v.)

On ne fait pas la description d'un écrin : pour plaire à ses amis on en tire les joyaux et on laisse juger. Nous ferons ainsi, et si le procédé paraît trop commode, qu'on prie Alphonse Daudet de mettre une nouvelle préface en tête d'une seconde édition qui ne saurait tarder.

Voulez-vous l'aimable érudit ? lisez les pages sur la flûte ; vous suivrez son histoire depuis la *syrinx* jusqu'à la flûte perfectionnée de Th. Bœhm. — Connaissez-vous les cervelas de musique ? Savez-

5. — **169. SOCIÉTÉS COMMERCIALES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.** Résumé de doctrine et de jurisprudence suivi d'un exposé complet des droits de timbre et d'enregistrement applicables aux sociétés commerciales, et de formules, par Rodolphe Rousseau, avocat à la Cour d'appel de Paris. 2 in-8°, 734, 735 p. Paris, A. Marescq aîné. 18 fr.

Ce n'est pas là un traité proprement dit sur les sociétés ; l'auteur a pris le soin modeste de le déclarer dans la préface de son livre : « on n'y trouvera rien de personnel à son auteur, dit-il; « nous avons laissé aux publicistes et aux économistes le soin de « discourir sur les réformes à introduire dans notre législation sur « les sociétés. Notre but a consisté à présenter un état fidèle de la « doctrine et de la jurisprudence. »

Nous louerons M. Rousseau de sa modestie trop grande peut-être, parce que, quoi qu'il en dise, il a bien de çà de là indiqué ses opinions personnelles ; mais en même temps nous exprimerons le regret que cet ouvrage, si plein de détails et de renseignements, n'ait pas le moindre caractère critique.

Il est fâcheux que des hommes compétents, comme l'est l'auteur en sa double qualité de juriste et d'avocat versé dans la pratique des affaires, se bornent à enregistrer les principes édictés par la loi, les interprétations et les solutions données par la doctrine et la jurisprudence, sans se prononcer sur les vices, les imperfections et les lacunes de la législation en vigueur. Et pourtant l'esprit critique pouvait facilement intervenir dans un ouvrage dont une partie importante est consacrée à l'examen des législations étrangères, et sur une matière qui doit se transformer et se renouveler avec les institutions si changeantes aujourd'hui.

Dans un ouvrage publié tout récemment (*Essai sur la séparation des pouvoirs dans l'ordre politique, administratif et judiciaire*), M. A. Saint-Girons, avocat, professeur à la faculté libre de droit de Lyon, propose que la Cour de cassation dénonce tout point de droit obscur au Sénat qui déciderait législativement et définitivement. Ce mode de procéder, s'il était adopté et étendu, faciliterait les réformes de détail dont notre législation a besoin, réformes qui, dans notre organisation législative actuelle, se font trop longtemps attendre. Mais jusqu'au jour où il en sera ainsi, il est essentiellement désirable que tous les hommes compétents, et connaissant les difficultés pratiques signalent avec constance et énergie les

imperfections de nos lois actuelles, et ne laissent pas ce soin à des publicistes plutôt en quête d'idées nouvelles que de perfectionnements plus modestes. C'est par ce moyen seulement que finissent par se créer des courants d'opinion assez forts pour déterminer les réformes utiles.

Peut-être aussi l'auteur n'a-t-il pas suffisamment mis en relief les principes de la matière. Malgré de fréquentes citations des auteurs, la doctrine s'efface un peu au milieu d'espèces multipliées.

En résumé, cet ouvrage constitue plutôt un livre à consulter qu'un livre d'étude ; le commerçant, l'homme d'affaires y trouvent le plus souvent le renseignement dont ils ont besoin sous une forme succincte et claire, avec l'état exact de la doctrine et de la jurisprudence. Restreint à ces limites, il remplit bien son objet, mais il n'y faut pas chercher autre chose.

G. S.

5.6.†.—170. **THESAURUS BIBLICUS** *hoc est Dicta, Sententiæ et Exempla ex sanctis Bibliis collecta et per locos communes distributa, etc,* auctore Ph.-P. Merz. Editio nova, longe castigatior et ornatior Grand in-8°, II-676 p. à deux colonnes, 1880. Paris, Lethielleux. 10 fr.

On connaît la grande publication scripturaire entreprise par la librairie Lethielleux qui compte déjà dix-sept volumes parus. Il s'agit de la *Sainte Bible* complète, avec introductions générales et particulières, et commentaires théologiques, moraux, philologiques et historiques, d'après les meilleurs travaux anciens et contemporains. Le présent tome est comme un résumé pratique de tout le texte sacré. Ce n'est point une simple concordance : les citations sont entières, disposées dans un ordre logique, et les faits propres à servir d'applications ou d'exemples les accompagnent. Cette nouvelle édition (on aurait dû, ce semble, donner la date de la première ; Merz, né en 1754, était d'Augsbourg) a été revue et corrigée pour les indications plus exactes de versets et de chapitres, et même complétée en plusieurs points. — Qu'y a-t-il de plus beau, de plus utile, de plus nécessaire, que d'appuyer sur l'Écriture divine son savoir, son enseignement, ses discours, ses exhortations, en y joignant les exemples des saints livres ? nous dit la préface. Cela est vrai. Or, c'est tout ce qu'on trouvera ici, disposé de la manière la plus commode, c'est-à-dire par ordre logique. Le titre *Christus*, par exemple,

divisé en plusieurs paragraphes, présente ce sujet sous tous les aspects dont peut avoir besoin l'écrivain, le prédicateur, le catéchiste. Ainsi, de *la foi*, de *la charité*, du *péché*, de *la mort*, etc. Le *Thesaurus* est un des bons manuels dont fera usage le prêtre chargé de porter la parole devant les fidèles.

L'édition en est belle. Qu'on nous permette cependant une petite observation. Pourquoi, dans les livres latins, s'obstiner à maintenir cette ponctuation rudimentaire et barbare qui nous vient du xve siècle, époque où commença l'usage de ces signes ? La logique est de toutes les langues, et la logique repousse la virgule insensée placée alors avant tous les *et* (Adam et Eva...) et avant tout pronom relatif : « *Ille est, qui... Hoc, quod existimo*, etc.) ; elle repousse ce *deux points*, niaisement jeté au milieu d'un verset, si manifeste que soit l'injure qui en résulte pour le bon sens. Latin, français, allemand ou grec, il n'importe. Or, nous prenons au hasard, p. 585 du *Thesaurus*, et nous demandons où est la raison d'une ponctuation comme celle-ci : « *Ecce oculi domini super metuentes eum : et in eis, qui sperant super misericordiâ ejus*. Et encore : *Beatus vir, cujus est nomen Domini spes ejus : et non respexit in vanitates et insanias falsas. Vanitates et insaniæ falsæ :* c'est vraiment le cas, dans cette petite affaire. Et encore : *Nolite arbitrari, quia pacem venerim mittere in terram*. Ou bien : *In veritate comperi, quoniam*... Ou enfin : *Concede; ut nobis eveniat*... On ne peut comprendre des observations pareilles dans des écrivains ayant un simple mois de grammaire, un seul mois !

V. Postel.

4. — 171. **TRIPTYQUE (le)**, par Xavier Aubryet. In-16, 91 p. 1881. Paris, Calmann Lévy. 3 fr. 50.

Un joli petit volume carré, titre rouge et noir, beau papier de luxe, grandes marges blanches, impression soignée, un vrai album de bon goût. Au lieu des gravures que vous croyez y trouver, il y a de charmants tableaux en vers, miniatures gracieuses et finement coquettes, tout un musée de choix où les œuvres banales n'eussent point été admises, où les ébauches informes n'auraient jamais obtenu leur entrée, où l'on est surpris et ravi de ne voir que d'aimables images et de contempler à son aise des choses pleines de délicatesse, de distinction et de fraîcheur.

Voici d'abord, une vue d'Avignon, sur la rive du Rhône, avec

le vieux château des Papes, les riants paysages du comtat Venaissin, et les villas perdues dans le lointain, et le ciel bleu du midi. Puis, là-bas, au poste d'honneur, gardant l'horizon et protégeant la France, la grande famille montagneuse des hauts pics et des pentes rapides, et aussi des gentilles collines et des gais vallons, toute une chaîne de blancs glacis et de verts sommets et de roches brunes qui semblent se tenir par la main et s'en aller amicalement des *grands aïeux jusqu'aux petites filles*, des Alpes jusqu'aux Alpines.

Avignon la croyante, *Avignon la fidèle* est là, immobile et fière, les pieds dans le Rhône, adossée au rocher superbe qui porte sur son front le château papal. Le soleil se couche ; et ses rayons obliques, où flamboient toutes les couleurs vives depuis l'or jusqu'au rose, ont sur les toits épars de la ville et sur les murs noircis de la citadelle des reflets féeriques et comme un embrasement de lumière royale.

Au premier plan, reconnaissez-vous la *Reine*, bonne Espagnole et fière souveraine, si dévote à son Dieu et tant aimée de son peuple ? Ne vous y trompez pas. La poésie, et des plus mélodieuses, dort sous la pourpre éblouissante et pourra bien chanter encore. Mais ce sera ce soir, sans doute au tintement des cloches, dans l'Église, à genoux, seule avec Dieu. Son cœur parle au ciel une langue que ses yeux traduisent à tous ; son âme est à son Dieu et à son peuple ; et sa prière, belle et bonne comme elle, va, sans s'arrêter jamais, de ceux qui souffrent à celui qui console.

Et plus loin, en pleine lumière toujours, voyez ces suaves et merveilleux profils qu'illumine le dernier rayon du soir, célestes et pures apparitions à peine dessinées dans le fond mystérieux et velouté du tableau, où semble passer et se reproduire triomphalement, comme au travers d'un prisme, la beauté parfaite et religieuse de la Reine. Ce sont les *quatre infantes*.

C'est devant la madone, là où brûle un cierge, qu'il faut chercher la première. Fille d'Ionie *aux noirs cheveux prêts à tomber sous les ciseaux pour le Christ*, elle a cueilli le lys de Nazareth dans les jardins de Diane, et a vu passer dans son rêve la vierge Marie. Ce front grec prendra le voile, cette enfant est fiancée à Dieu, le ciel jaloux ne laissera pas à la terre qui ne peut s'en détacher l'ange *Madonette*.

Et cette brise qui passe, légère et rapide, au vol du mistral, ce petit génie terrible et remuant qu'on ne suivra pas à la course, qui rit toujours ou qui pleure, qui ne touche jamais la terre, hirondelle ca-

sait bien déterminer un cœur à la perfection! comme elle soutient puissamment les natures indécises, chancelantes ou tentées! comme elle fera vibrer tour à tour les cordes de la sensibilité, de l'affection, de l'honneur, même au sens naturel! Elle n'omet pas plus les intérêts temporels de santé, de réussite, d'économie, de soins domestiques, que ceux de la religion et de la piété, tournant tout à la dilatation du royaume de Dieu et à la sanctification de ses enfants. Et les peines, comme elle a le soin de les consoler, de les faire bénir, d'apprendre à y lire les conditions providentielles du salut! Comme elle aime sincèrement ses pieuses compagnes! — « Il est vrai, ma très-chère fille (écrit-elle en 1628, à » la Sœur Marguerite Clément), que Dieu vous doit suffire pour toutes choses. » L'unique bien de l'âme c'est d'être seule avec son Dieu : demeurez dans cette » simplicité et nudité. Aimez et obéissez à Notre-Seigneur en la personne de votre » supérieure, et suivez à l'aveugle sa conduite et ses commandements. Oui, je sais » bien, ma chère fille, que vous m'avez donné votre cœur, et Dieu l'a logé dans » le mien: c'est pourquoi j'espère que jamais rien ne l'en séparera. Dieu nous » fasse la grâce que, ayant été élevées dans un même esprit et vocation dans ce » monde, nous puissions ensemble aimer et louer éternellement ce souverain » bien-aimé de notre âme. » (T. III, p. 262).

Et penser que de telles femmes, préposées à l'éducation des jeunes filles, alarment les forts politiciens d'un siècle abaissé comme le nôtre! Certes, cela est évident, l'accord est difficile entre des niveaux si différents; mais pourquoi vouloir que ce soit la dignité qui s'incline, au lieu de faire monter à cette hauteur ce qui en aurait tant besoin!

V. Postel.

CHRONIQUE

Les travaux historiques des catholiques en Allemagne pendant le dix-neuvième siècle.

TROISIÈME PARTIE.

L'étude de l'histoire depuis le concile du Vatican. — Histoire ecclésiastique. — Patrologie. — Histoire des dogmes. — Hagiographie. — Biographie pieuse et ecclésiastique.

Nous n'avons pas à reproduire ici le rôle qu'ont joué avant, pendant et après le Concile du Vatican les représentants de la « science allemande ». Nous nous contenterons de rappeler *Janus* et les *Lettres sur le Concile*, la proclamation par laquelle Doellinger rompit avec l'Église, entraînant dans sa défection Reinkens et quelques éclopés de l'hermésianisme et du gunthérianisme. Ces derniers constituèrent le noyau du *vieux-catholicisme*, secte vieille en naissant et qui disparut après douze années à peine d'existence en même temps que l'orgueilleuse « science allemande ». Chose étrange! Favorisé de toutes manières par les gouvernements, offrant elle-même toutes

les facilités de transaction dogmatique à toutes les sectes dans différents congrès, tenus pour la réunion des confessions, le janisme n'est pas parvenu à gagner un seul protestant, ni anglican, ni grec à son schisme.

Le Concile du Vatican, de son côté, en donnant des règles infaillibles pour la science, est devenu un centre moral pour tous les savants chrétiens. Ils savent aujourd'hui, qu'entre la science et la foi véritable, il ne peut jamais y avoir de contradiction et que la lumière de la révélation est l'unique étoile conductrice qui puisse infailliblement diriger sur la mer orageuse des investigations humaines. C'est sur ce principe fondamental renfermé dans les décrets du dernier concile, que la Société-Goerres a été fondée en 1876. Non seulement cette association a réagi avec succès contre le séparatisme favorisé par le Culturkampf, mais après moins de cinq années d'existence, elle a entrepris l'*Annuaire historique*, préparé le *Dictionnaire politique*, publié différents ouvrages, parmi lesquels plusieurs livres historiques remarquables. Depuis 1815, les gouvernements n'ont rien fait de leur côté pour la science catholique. Bien au contraire, imitant en cela l'empereur Julien l'Apostat, ils se sont efforcés de tenir dans l'ombre les savants catholiques. L'État ne fait rien pour nous, ni pour le matériel ni pour le moral : tous les ennemis de l'Église, tous les apostats obtiennent les places lucratives aux universités et mangent les subsides provenant pour la plupart des fondations et des impôts des provinces catholiques. Et on a l'impudence, après cela, de déclamer contre l'Église, qui n'est pas, dit-on, à la hauteur du siècle, qui ne produit pas des hommes de science. L'association-Goerres a donc parfaitement compris la situation et trouvé le remède nécessaire, en venant en aide, même matériellement, aux savants en général, et en accordant, selon ses moyens, des subsides pour les recherches historiques. Espérons que la noblesse allemande, qui s'est montrée si admirablement chrétienne pendant les luttes du Culturkampf, tiendra à honneur de pourvoir généreusement aux nécessités matérielles, pour favoriser le mouvement de rénovation scientifique inauguré par le concile œcuménique. C'est ce travail intellectuel dont la grâce s'est servie pour ramener à la foi catholique Baumstark, Onno Klopp, Laemmer et autres. L'historien qui domine cette nouvelle période n'est autre que le Dr Hergenroether, dont Léon XIII a voulu récompenser les services, en le décorant de la pourpre romaine. C'est lui qui a lutté corps à corps contre Doellinger par la publication de son *Anti-Janus*, de son ouvrage plein d'érudition : *L'Église catholique et*

l'État chrétien, et récemment encore, par son *Manuel de l'histoire universelle de l'Église* (Fribourg, Herder), arsenal d'érudition qui se distingue par la hauteur de vues, la justesse et la profondeur du jugement, qualités qui en font l'exposition la plus parfaite de l'histoire ecclésiastique que l'Allemagne possède. Ce savant avait en outre commencé à retravailler le grand *Dictionnaire ecclésiastique* de Welte et Wetze, quand le Souverain Pontife l'appela à ses côtés. C'est le Dr Kaulen qui le remplace pour l'exécution de ce travail déjà esquissé, dont Son Éminence avait déjà distribué les *pensa* à plus de 300 collaborateurs et que Mgr Héfélé, évêque de Rottenbourg, recommandait chaleureusement au dernier congrès catholique tenu à Constance en septembre 1880.

Nous venons de parler de Mgr Héfélé, grand historien lui-même, dont l'*Histoire des Conciles*, qui est une œuvre de maître, est parvenue à son septième volume. Les premiers volumes de ce vaste ouvrage ont dû être réimprimés.

Dom Gams, qui a publié une *Histoire de l'Église* d'après les manuscrits laissés par le savant Moehler, a donné, depuis 1865, trois volumes très-intéressants sur l'*Histoire ecclésiastique de l'Espagne*. Il ne sera pas inutile de faire observer, que le savant bénédictin y fait ressortir le caractère *séculier* et *mixte* de l'inquisition et qu'au lieu des 31,912 victimes signalées par Lorente, il ne peut trouver qu'à peine 4,000 *auto-da-fé*, mérités d'ailleurs, dont la responsabilité ne peut retomber que sur le pouvoir séculier.

L'*Histoire ecclésiastique* d'Alzog a paru en neuf éditions. M. Kraus est en train d'en publier une dixième, retravaillée et augmentée considérablement.

Citons ici les *Dissertationes selectæ in historiam ecclesiasticam* par M. Jungmann, professeur à l'université de Louvain, dont la maison Pustet de Ratisbonne vient de publier la première partie (prix de vente : 5 fr.). Ces dissertations, pour lesquelles les sources ont été amplement mises à profit, sont judicieusement choisies, écrites en un latin facile et même élégant et s'occupent surtout des questions qui attestent la vie et démontrent le développement de l'Église et des faits qui intéressent spécialement l'apologétique. Après avoir parlé de l'origine et du progrès de l'histoire ecclésiastique, l'auteur fait suivre, dans ce premier volume, les cinq dissertations suivantes : 1° Le séjour à Rome du prince des Apôtres ; 2° Les papes du IIe et IIIe siècle ; diffusion de l'Évangile ; controverse sur la célébration de la Pâque ; 3° Étude sur les *Philosophumena*, trouvés au Mont Athos

en 1851 ; on y venge la mémoire des Papes saint Zéphyrien et saint Calixte qui y sont calomniés. Du reste l'auteur de cette « réfutation de toutes les hérésies » est demeuré inconnu ; 4° vie et doctrine de saint Cyprien et ses rapports avec les Papes, ses contemporains ; 5° L'arianisme et le Concile de Nicée ; conversion de Constantin. On peut prédire à ce livre le même succès qu'aux ouvrages dogmatiques du professeur de Louvain que l'Allemagne a quelque droit de revendiquer pour sien. — Mgr Greïth, évêque de Saint-Gal en Suisse, a donné en langue allemande : *La mystique allemande dans l'ordre des Frères-Prêcheurs,* et tout récemment encore, l'*Histoire de l'ancienne Église irlandaise et de ses relations avec Rome, les Gaules et l'Allemagne* (Fribourg, Herder).

La Patrologie et l'Histoire des dogmes se sont enrichies d'un grand nombre d'ouvrages de mérite. Alzog et Fessler ont provoqué par leurs *Patrologies* l'étude des saints Pères ; Schwane de Munster et Zobel de Brixen ont exposé le développement des dogmes catholiques, ce dernier étendant son exposition jusqu'au *Syllabus* ; dom Schmid a publié un excellent *Précis de Patrologie*, dont la traduction française est sous presse ; des traités importants sur différents points spéciaux ont vu le jour. Nommons en cet endroit les études sur la *discipline pénitenciaire* de l'Église par Franck, sur la *doctrine eucharistique* dans les quatre premiers siècles par Loretz, sur la *confession* dans les trois premiers siècles par Kinkel, sur *saint Cyprien* par Fechtrup, sur les *Lettres des Papes* par Thiel, sur la *théologie des Pères apostoliques* par Sprinzl, sur *David et son temps* par Hugo Weiss, sur *saint Denys d'Alexandrie* par Dietrich, sur *Théodore de Mopsueste* par Bardenhewer, l'histoire du *catéchuménat* par J. Mayer et celle du *catéchisme* par Gobel ; *saint Pierre à Rome* par Dom Brandès (Einsiedeln, Benziger). Que de recherches, que d'études ne supposent pas toutes ces excellentes publications !

L'histoire des Papes a été traitée avec prédilection, ce qui est aussi consolant que caractéristique dans la patrie de Febronius et de Joseph II. L'histoire des Papes et de l'Église romaine dans les premiers temps du christianisme par Schroedl, chanoine de Passau, a suivi celle de Constantin Hoefler, qui vient encore de donner une monographie sur *le pape Adrien VI.* Ce livre est le fruit de quarante-deux années d'études. Ouvrage important pour l'histoire de la Réforme du xvie siècle il établit qu'Adrien ne fut rien moins qu'une créature de Charles-Quint et réhabilite ce Pontife contre différentes autres accusations. Il renferme aussi des détails précieux sur Reuch-

lin, Staupitz, Eck, Pirkheimer, Durer, Zasius, Vives, Erasme, Cochlée, Seripandus, saint Ignace de Loyola et autres personnages célèbres du temps.

La maison Benziger d'Einsiedeln s'est montrée digne du titre de « typographe apostolique » par ses nombreux ouvrages sur la Papauté et la ville éternelle, qui sont pour la plupart illustrés avec goût. La *Roma* de Dom Kuhn est un chef-d'œuvre de typographie. Toute une série d'ouvrages a pour but de faire connaître ou défendre la Papauté et de populariser l'amour des fidèles envers le Saint-Siège. Citons ici la *Vie de saint Pierre*, traduite de l'abbé Janvier ; la *Vie de Pie IX* par Blume, les *derniers jours de Pie IX* par Schmid, la *Vie de Léon XIII* par Dom Kuehne, le *Conclave*, la *Campagne de la Révolution en Italie contre Rome en octobre et en novembre* 1867, traduit de l'abbé Fleury par M. de Moos, etc.

Nous ne pouvons manquer de mentionner à cette occasion le *Piusbuch* de Hulskamp, traduit en français par l'abbé Gillet et le *Leobuch* par De Waal, ainsi que la vie de Pie IX par Ruettges. La *Roma sotterranea* du Dr Kraus, auteur du *Lexique archéologique*, est destinée aux savants qui s'occupent de l'étude des catacombes. Dom Maur Wolter a expliqué d'une manière plus populaire le langage chrétien des antiques cimetières chrétiens de Rome.

La traduction de la grande *Histoire de l'Église catholique* de Rohrbacher entreprise à Munster par Hulskamp et Rump et continuée après la mort de ce dernier par le Dr Kellner est parvenue jusqu'à ce jour à son onzième volume. D'autre part, il a paru plusieurs *Compendium* de l'histoire ecclésiastique, parmi lesquels nous signalons ceux de Bruek, curé de Mayence, de Wedewer qui est destiné à l'usage des gymnases, de Ludké et de Rolfus, ce dernier ayant paru sous le titre : *Histoire du royaume de Dieu*, illustré et très-recommandable pour servir de lecture dans les familles chrétiennes.

Nous devons faire mention des *Caractères historiques* par Schoeppner et par Stiefelhagen (*Lebensbilder*), qui groupent les faits de l'histoire autour des personnages les plus éminents.

Pour ce qui concerne l'étude de l'HISTOIRE DES DIFFÉRENTS DIOCÈSES, il faut nommer en première ligne Mgr Steichelé, aujourd'hui archevêque de Munich. Il a donné l'histoire du diocèse d'*Augsbourg*, qui a servi de modèle pour un grand nombre d'autres histoires particulières. Podlech s'est occupé de l'histoire du diocèse de *Cologne* : Tibus de celle de *Munster*, le Dr Komp de celle de *Fulda*, Marx et Remling de celle de *Trèves*, Will et Zais de celle de *Mayence*, Weber de

celle de *Bamberg* etc. Zaun a donné un magnifique travail sur l'archiprêtré et les vingt-quatre paroisses du *Rheingau* et une histoire de la bourgade et de la paroisse de *Kiedrich*. M. le chanoine Dumont de Cologne, auteur de plusieurs ouvrages sur le cardinal de Geissel, s'occupe actuellement de l'histoire du diocèse de Cologne et de toutes les églises qui y appartiennent. Mgr Baudri a également profité des loisirs involontaires que lui a donnés le Culturkampf, pour enrichir l'histoire de Cologne de plusieurs ouvrages intéressants, pour apprécier ce qui s'est fait pendant l'administration du susdit cardinal-archevêque, dont il fut pendant de longues années l'auxiliaire dévoué.

L'HISTOIRE DES MONASTÈRES et maisons religieuses pourrait remplir une bibliothèque. Sauter donne l'historique des monastères wurtembergeois, Lindner celui de l'ordre de saint Benoît, Woker, curé à Halle, vient de publier un important volume sur l'*Histoire des missions franciscaines de l'Allemagne septentrionale* (Fribourg, Herder) étudiée d'après les sources. Ce volume, outre qu'il est d'une grande valeur historique, fait voir que les maisons religieuses n'étaient pas encore si abaissées que certains auteurs veulent le faire croire, lorsque commença la *Réforme* protestante. La province franciscaine *Sanctæ Crucis* a bien mérité de l'Église en entretenant pendant des siècles ses missions, dont les dernières ont été ruinées par le Culturkampf. La Société-Goerres a fait une bonne action en provoquant et facilitant par ses subsides un ouvrage de cette importance. Mais revenons aux autres écrits monastériologiques. Stoff a écrit sur l'abbaye d'Eberbach, Roperts sur celle de Gladbach, Stennes sur l'ordre teutonique, Oefele sur le monastère d'Andechs, Schubiger sur celui d'Einsiedeln, Proell sur les Prémontrés de Schlaegl en Autriche ; le R. P. Gaudentius expose la signification et les mérites de l'ordre de Saint-François en Allemagne pendant les XVIe et XVIIe siècles, Fr. Schneider de Mayence s'occupe du côté artistique des constructions monastiques pendant le moyen âge et Janauschek prouve dans ses *Origines cisterciennes* que, depuis saint Robert de Molesme, les religieux de Citeaux rendirent de grands services à la science. Mais comment tout citer ?.. Passons à l'hagiographie, après avoir encore porté l'attention sur l'ouvrage récent de Bogarts, qui fait la statistique des ruines conventuelles amoncelées par le Culturkampf pendant les dernières années.

C'est sans doute un signe consolant de voir que les VIES DES SAINTS de Vogel, d'Ott, l'*Euchâristicum* et le *Marianum*, le *Josephibuch* du même auteur se répandent parmi le peuple. Il faut y ajouter le

Lexique des saints par Hadler-Ginal, la *Franconia sancta* par Stamminger et la *Passavia sancta* par Schroedl. Un grand nombre de vies spéciales, les unes savantes, les autres populaires s'occupent des héros de la sainteté. Nous citerons en premier lieu la *Vie de sainte Hildegarde* écrite par Schmelzeis d'après les sources authentiques. Simple curé de campagne, d'Eibingen, où reposent les reliques de la sainte, l'auteur donne, à l'occasion du centenaire de sa naissance, un ouvrage parfait sur la vie et les écrits de son héroïne, qui fut en rapports avec les personnes et les événements les plus importants de son temps. L'auteur n'a pu constater qu'elle ait été visitée par saint Bernard comme l'avance Tritheim. On admire les grâces dont la sainte jouissait, l'ascendant qu'elle exerça, ses écrits qui sont une mine d'or, ses cantiques, dont l'historien reproduit un *fac-simile* avec les neumes du temps. La correspondance de la sainte, ses ouvrages (*Vita meritorum*, le livre des œuvres divines) sont passés en revue et, sans reculer devant aucune difficulté, Schmelzeis apprécie et juge tout appuyé de documents. Il traite ainsi les visions, les prophéties, les discours, les voyages, les miracles, la vie et la mort de la bienheureuse conventuelle du Mont-Saint-Rupert à Bingen. Ce volume de xii-580 pages in-8° sort des presses Herder à Fribourg. On célébrait, en 1880, également le centenaire du bienheureux Albert-le-Grand. M. de Hertling, professeur de philosophie à Bonn, a voulu célébrer le grand savant par son ouvrage *Albertus Magnus. Beitraege zu seiner Wuerdigunb* (Albert le Grand. Données pour son application.) Cologne Bachem qui renferme un abrégé de la vie du grand dominicain et une caractéristique de ses travaux littéraires mis en rapport avec les événements de son temps. Suivent des considérations sur ses rapports avec la philosophie d'Aristote et sur la nature et le monde au point de vue scolastique. L'auteur veut, par cette publication, stimuler les recherches sur Albert-le-Grand et donner son contingent pour une biographie qui est encore à faire et que l'association Goerres a mise au concours. Une vie du Bienheureux Albert, renfermant l'histoire de ses reliques, a été écrite pour l'usage du peuple par Goblet et publiée également chez Bachem à Cologne.

Le R. P. Haringer a publié, chez Pustet à Ratisbonne, la *Vie du vénérable serviteur de Dieu Clément-Marie Hofbauer*, ouvrage plein d'onction et de science, qui offre d'excellentes données sur l'ère joséphiste et les Ponctateurs d'Ems (p. 62), sur l'illuminisme de Weishaupt, Boos etc., sur Dalberg, le triste Primat d'Allemagne et Wessenberg plus triste administrateur de Constance, son vicaire général ;

le tolérantisme de Sailer, ami de Boos et autres illuminés, y sont appréciés à leur juste valeur. Nous espérons pouvoir revenir un jour sur cette vie intéressante du serviteur de Dieu, qui fut le premier rédemptoriste allemand. N'eût-il fait que démasquer le faux tolérantisme du temps, il aurait déjà bien mérité de l'Église d'Allemagne qui était en train de se protestantiser *sensim sine sensu.*

L'espace nous manque pour faire autre chose que citer. Nommons le R. P. Schmoeger et sa vie d'*Anne-Catherine Emmerich* en trois volumes; plusieurs vies de saint *Boniface* par Buss, Pfahler etc., celle de sainte *Ursule* et de ses compagnes par Stein, de saint *Ludger* par Pingsmann, une monographie critique sur saint *Fidèle* par Schnell, une autre sur saint *Jean-Népomucène* par Frind, sur sainte *Lioba* par Zell, *Charlemagne* et saint *Willibrord* par Alberding-Thyme, la vénérable sœur *Colombe*, dominicaine de Bamberg, par Heel, le bienheureux *Guerric* par Kessel, saint *Antoine de Padoue* et saint *Vincent de Paul* par Dom Gabriel Meier (Einsiedeln), le vén. *De la Salle* par Knecht.

Mentionnons encore les biographies suivantes: *Servatius Lupus* par Syprotte, *Jean Gerson* par Dom Wolfsgruber, Jean Népomucène *de Tschiderer*, prince évêque de Trente, le « François de Sales allemand », mort en odeur de sainteté en 1860, *Liebermann* par Guerber, le cardinal *Torquemada* par Lederer, la princesse *Gallitzin* par Galland, *Charitas Pirkheimer* par Binder, *Las Casas*, *John Fisher*, évêque de Rochester et *Thomas Morus* par Baumstark, le R. P. *Faber* par Klein, *madame Swetchine* par Kaufmann, le *R. P. Hasslacher* par Hertkens, le P. *Augustin Baker* bénédictin anglais, par Dom Troxler, *Adolphe Kolping*, le fondateur des associations ouvrières par Schaefer, Voltaire par Kreiten, Brentano par Diel, Bède le Vénérable par Peters.

Dans notre prochain article, nous parlerons de quelques autres publications historiques qui se rapportent moins directement aux questions religieuses.

L'abbé N.-J. CORNET.

perverses et impies ; et nous avons, Dieu merci! en deçà du Rhin assez de libres penseurs et de sectaires, assez de positivistes et d'athées pour empoisonner les esprits dans notre pauvre France.

J. VERNIOLLES.

4. 5. 199. — **HISTOIRE DE L'ÉGLISE**, par S. E. le Cardinal HERGENRŒTHER. — Tome II. — Traduction de l'abbé P. BÉLET. In-8°, 779 p., 1880. Paris, V. Palmé. 7 fr.

Nous avons donné, l'année dernière, le compte-rendu du premier volume de l'*Histoire de l'Église* du cardinal Hergenrœther. Voici maintenant le second, qui nous conduit de la conversion de Constantin à la mort de Charlemagne : cinq siècles complets, où l'on nous met tour à tour en présence des hérésies et des schismes, des controverses religieuses de tout genre, des Pères de l'Église armés pour défendre la foi, de la constitution de la société chétienne qui s'affermit, de la liturgie qui se fixe, de l'invasion barbare qui renouvelle le vieux monde, et de tout ce qui se rattache à ces points généraux, sans oublier la vie monastique à son plus haut épanouissement, non plus que l'état des sciences, de l'éloquence et des lettres, sauvées par nos monastères. — La méthode de l'éminent auteur, on se le rappelle, n'est point la grande allure historique. Tout en suivant un plan qui s'adapte rigoureusement au caractère et à la dominante des époques, il procède plutôt par exposition graduée, ne quittant un fait, une polémique, une institution, qu'après en avoir épuisé la substance et les accessoires,toujours appuyé sur les riches notes et les indications sans nombre d'auteurs et de documents qui font du livre un incomparable trésor pour les professeurs et les savants. M. l'abbé Bélet, dans sa traduction, ajoute encore à ces ressources par des indications nouvelles, et même des dissertations érudites et pleines d'intérêt, sur l'enseignement ecclésiastique des premiers siècles par exemple (p. 500), sur les témoignages protestants en faveur du culte de la Très-Sainte Vierge (p. 548), sur saint, Césaire d'Arles, saint Avite de Vienne, l'état des lettres au VIIIe siècle, le culte des reliques, les relations de la Papauté avec les empereurs d'occident après Charlemagne, etc. — Cette période embrasse des faits capitaux, générateurs de la société moderne, et qui, une fois compris, fournissent la clef des événements subséquents se produisant à travers les âges. C'est en théologien, en canoniste, en liturgiste, en savant annaliste, que Mgr. Hergenrœther traite son sujet. Le désordre commun à presque tous les ouvrages allemands n'est

point en celui-ci. Bien que brisé en mille divisions de détail, il se suit, et se lit avec un intérêt croissant, du moins par tout esprit cultivé. — Nous avons relevé déjà les qualités de l'édition, bien imprimée, très-soignée, comme tous les volumes de la *Bibliothèque Théologique* de M. Palmé. On eût ajouté à ces soins intelligents en disposant au haut des pages l'indication courante des années : secours précieux en toute lecture d'histoire.

V. POSTEL.

200. HISTOIRE DU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE DE PARIS *avec le journal de ses actes,* par H. WALLON, membre de l'Institut. Tomes II. In-8°, 588 p. 1880. Paris, Hachette et Cie. 7 fr. 50.

Le second volume de l'*Histoire du Tribunal Révolutionnaire* continue cette liste effrayante de victimes que les juges bourreaux ne cessaient d'envoyer au supplice. Comme on devait le penser de l'auteur, ce second volume est composé avec le même soin que le premier, et on y trouve la même abondance et la même sûreté d'informations, avec ces notes sobres et substantielles auxquelles nous avons payé un hommage qui n'était que juste.

Pour donner une idée de l'intérêt que présente ce nouveau volume il suffira, je pense, de passer rapidement en revue les principaux procès qui s'y trouvent rapportés. Le premier qui ouvre ce lugubre cortège est le duc d'Orléans-Philippe-Égalité. La France était alors sous le régime de la terreur, c'est-à-dire sous le gouvernement de la force brutale qui opprime et en même temps le gouvernement de la peur : un gouvernement sûr de sa force n'a point recours à l'oppression. Cette peur qui conduisait tout et tous explique comment les différentes catégories de révolutionnaires s'égorgeaient successivement les unes après les autres. C'est une loi fatale ; si en 1871 la Commune eût eu un règne plus long, elle nous aurait donné le même hideux spectacle. Comment les hommes qui travaillent à l'heure présente avec une ardeur satanique à ramener ce régime, ne sont-ils pas instruits par l'exemple du passé, à défaut du raisonnement et de la logique ? L'exemple du duc d'Orléans est bien l'un de ceux qui devraient le plus éclairer les esprits les plus obstinés dans leurs préjugés révolutionnaires. Quel homme avait fait plus de sacrifices à ce régime ? Quel homme fut plus mal traité par lui ? Les autres victimes conservèrent leur dignité et leur honneur ; d'autres avaient joui durant quelques mois ou au moins quelques jours de

cet âpre plaisir que donne le pouvoir arraché par la force ou par l'astuce : lui, qu'avait-il reçu ? le déshonneur d'abord, et ensuite la mort ignominieuse d'un traître. M. Wallon fournit sur le procès de cet homme tous les détails désirables et un récit fort circonstancié par l'un de ses serviteurs nommé Gamache, qui le suivit jusqu'à l'heure du jugement définitif. Chose remarquable ! comme la confiscation était la suite de la condamnation,on eût de la peine à obtenir pour le duc d'Orléans un modeste dîner le soir de son jugement (p. 25). — Il demanda les secours de la religion et la miséricorde de Dieu nous fait espérer que sa fin racheta les crimes de sa vie.

On aurait bien voulu impliquer le duc d'Orléans dans la cause des Girondins, mais il n'était pas possible ; au contraire madame Roland était l'âme de ce parti ; aussi fut-elle condamnée à mort et on ne lui laissa pas même au tribunal la liberté complète de la défense. Accoutumée au ton déclamatoire et théâtral de ses amis et imbue de leurs doctrines sceptiques, elle mourut avec fermeté, mais sans l'ombre d'un sentiment chrétien. Elle aussi elle pouvait s'accuser d'avoir travaillé de ses mains à élever l'échafaud où elle porta sa tête. Roland ne survécut pas à sa femme bien peu digne d'inspirer un tel attachement. Avec M. Wallon nous lui donnerons volontiers le titre de faible, mais jamais celui de vertueux et honnête (p. 45).

Bailly le plus exalté pour la révolution à son principe, était alors le plus haï par les révolutionnaires (p. 48). L'acte d'accusatiou de Fouquier-Tinville fut d'une violence extrême. Le procès dura deux jours. Pour l'exécution de cette ancienne idole du peuple, on chercha tous les raffinements de la cruauté, jusqu'à le tenir trois heures sur le lieu du supplice, en attendant que l'on montât devant lui l'instrument fatal (p. 63 et 64).

Les récits de la mort de Bailly sont nombreux ; tous ne sont pas d'accord sur certaines circonstances. M. H. Wallon les compare les uns avec les autres et cherche à dégager la vérité exacte. Ce que nous remarquons à propos du procès et du supplice de Bailly, nous pourrions le répéter pour tous les autres dont il a à s'occuper. Il est facile de voir qu'il a épuisé toutes les sources d'information pour atteindre le but vrai de l'histoire. Ses récits sont toujours appuyés sur une critique éclairée et le lecteur peut leur accorder sa confiance.

« Trois jours après l'exécution de Bailly,commençait le procès d'un homme qui, jeté à son tour dans les prisons, y pouvait trouver d'horribles souvenirs : Manuel. « (P. 66.). Le sang qu'il avait fait ré-

pandre en septembre ne racheta pas sa vie. Il fut condamné à mort le 14 novembre 1793. Nous voyons avec plaisir que M. H. Wallon ne cherche pas à excuser ce grand coupable de complicité dans les massacres, comme l'ont fait d'autres historiens, nos contemporains (p. 73). Manuel ne pouvait se soutenir dans la voiture qui le conduisait au supplice, tant il manquait de courage; le général Brunet, au contraire, qui se trouvait près de lui n'avait rien perdu de sa fermeté; mais Brunet était une victime innocente (p. 76). Le même jour, montaient sur l'échafaud un ancien général, un député et un ancien magistrat. Pour ceux-là, comme pour Brunet, le passé n'avait rien d'effrayant; mais à l'occasion de la mort du député Cussy, M. Wallon relève au moins une inexactitude dans les Mémoires du comte Beugnot (p. 80). Du reste ni Cussy, ni le vieux magistrat Gilbert des Voisins ne furent jugés : sur la requête de l'accusateur public, le tribunal ordonna sans débats, qu'ils fussent livrés à l'exécuteur dans les vingt-quatre heures : c'était la loi (p. 82).

Rien n'est triste comme la condamnation du général Houchard, mais cette condamnation elle-même donna lieu au sein de la Convention à un débat où l'odieuse avidité, qui se mêlait à la soif du sang dans l'œuvre du tribunal révolutionnaire, se manifesta sans voile et se traduisit en propositions dont l'adoption resta la flétrissure de cette assemblée. L'auteur reproduit cette scène dans laquelle la Convention ajouta de nouveaux cas de confiscation à ceux qui étaient déjà reconnus. On avait dit que la guillotine battait monnaie sur la place de la Révolution. La Convention trouvait que ce n'était pas assez, et elle voulut mieux faire.

Après la révolution du 31 mai on imagina un crime nouveau : le fédéralisme : crime qui fut étouffé dans des flots de sang en province, et que M. H. Wallon nous présente excitant la cruelle justice du tribunal révolutionnaire de Paris. Quelques-uns de ceux qui furent traduits devant ces prétendus juges s'y présentent dans la toilette des condamnés, les cheveux coupés et le col de chemise abattu. Girey-Dupré répond qu'il a quitté Paris parce qu'il n'a pas voulu habiter une ville opprimée par une municipalité composée de scélérats. C'était le 15 novembre 1793.

Un des jugements les plus révoltants, les plus cyniques de cette période, c'est celui de Laverdy, ancien contrôleur général des finances, membre de l'Académie des Inscriptions. On avait trouvé dans un bassin de son château de Gambais, près Montfort-l'Amaury, une grande quantité de boue qu'on supposait formée par du blé,

attendu que parmi cette boue il existait encore plusieurs grains de blé sains et entiers. On en concluait que c'était lui qui avait jeté ce blé dans ce bassin, avec la pensée d'affamer le peuple ! Laverdy avait été dénoncé par les officiers municipaux de Gambais, indignés « de ce crime de lèse-nation ». Intelligences municipales ! rien n'était moins prouvé que le prétendu crime ; madame Laverdy affirmait qu'on n'avait trouvé dans ce bassin que de la terre et du sable; elle réclamait qu'une analyse chimique fût faite par des gens éclairés. Le bassin était accessible à tout le monde, exposé à tous les vents, dans le voisinage de plaines cultivées ; et Laverdy n'avait pas mis le pied dans son château depuis plus de deux ou trois ans. Malgré un mémoire justificatif irréfutable, il fut renvoyé devant le tribunal. L'interrogatoire qu'on lui fit subir roule sur les mêmes faits; mais de plus le juge lui demande quelle était sa fortune ; l'inculpé répond avec détail et se reconnaît possesseur de quatorze cent mille francs environ de rente. — Quatorze cent mille francs ! n'était-ce pas assez pour prouver que cette boue n'était que du blé gâté dans le dessein d'affamer le peuple français ? Laverdy fut condamné à mort et ses biens confisqués.

Ce procès prouve combien il était difficile d'échapper au tribunal révolutionnaire lorsqu'on était riche; le procès du général Collier Lamorlière démontre combien il était mal aisé au meilleur général de sauver sa tête, s'il n'était pas suffisamment jacobin. Les principes prêchés chaque jour dans les camps et dans les casernes avaient répandu dans toutes les armées l'esprit d'indiscipline et de secte. Elles avaient ouvert aux ambitieux les voies les plus détestables de parvenir, et à une époque où le trouble était partout, l'ordre, le respect, la paix nulle part, les consciences des envieux se mettaient facilement au-dessus de tout remords. Lamorlière, l'un des principaux lieutenants de Custine, fut victime de ces détestables passions et porta sa tête sur l'échafaud. Au moment de se livrer au bourreau il s'écria : « Je meurs innocent. » (P. 120.)

Après des généraux nous rencontrons d'anciens constituants comme Barnave et Duport-Dutertre à qui la Révolution avait semblé promettre une tout autre destinée. Puis le conventionnel Osselin qui subit la loi qu'il a portée. Les correspondances ou intelligences, les écrits, propos contre-révolutionnaires, tout devient cause d'accusation et de condamnation. Il serait trop long d'énumérer toutes ces causes. Pour juger de l'intérêt qu'elles présentent il ne faut pas les séparer des circonstances que M. H. Wallon sait choisir avec tact et

présenter avec goût. Aussi quoique le dénouement soit presque toujours le même, l'échafaud ou la déportation, il n'y a pas ombre de monotonie, grâce à la richesse des informations, au piquant des détails, à la variété des caractères ; grâce aussi assurément à la critique éclairée et vigilante de l'auteur.

Il n'y a qu'un point sur lequel on est surpris de trouver une telle unanimité ; ce n'est pas la froide perversité de certains et la cruelle insensibilité des autres ; c'est la patience, la soumission de la masse. En relisant pour la centième fois ces exemples de soumission à des bourreaux qui usurpaient le nom de juges, je me rappelais sans cesse cette pensée d'un vrai philosophe, de M. de Bonald : « La vertu doit agir avant de souffrir, et la vertu de résignation n'est commandée que lorsque la vertu du courage est impossible. » Malheureusement ce n'est pas seulement en 1793 que l'on regrette de voir cette pensée si peu comprise.

Dom Paul Piolin.

5. 6. — **201. LAST (the) TWELDE VERSES OF THE GOSPEL ACCORDING TO SAINT MARK VINDICATED AGAINST RECENT CRITICAL OBJECTORS AND ESTABLISHED.** (*Les douze derniers versets de l'Évangile selon saint Marc, défendus contre les attaques des critiques modernes*, par Jean W. Burgon, bachelier en théologie, recteur de St Mary-the-Virgin, Fellow du collège d'Oriel, et professeur de théologie de la chaire Gresham. In-8°, xv-334 p. Oxford et Londres, Parker et Cie.

C'est une belle et excellente chose que la critique, mais c'est une chose difficile à manier, une science qui exige beaucoup de travail et de préparation, une science qui demande beaucoup de calme dans l'esprit et beaucoup de paix dans le cœur. Entre les mains du préjugé et de la passion, la critique devient une arme dangereuse et terrible ; elle détruit tout et elle n'édifie rien. Lorsqu'elle manque de règle et de principe, elle aboutit aux résultats les plus désastreux. Nous avons eu, depuis un siècle, des exemples en grand nombre des excès auxquels elle peut se porter, mais, à coup sûr, il n'en est pas, ou il en est peu, où la fausseté de ses procédés et l'arbitraire de ses sentences soient plus visibles que dans la manière dont elle a traité les *douze derniers versets de l'Évangile selon saint Marc* (ch. xvi, 9-20.)

Il y avait longtemps qu'on soupçonnait la critique moderne de

sance, physiquement bonne en soi et essentielle à la nature, pourrait passer à l'acte. »

Nous ne dirons rien de la question du probabilisme. L'auteur explique, dans la conclusion, son système qu'il résume ainsi : « j'ai montré que pour le fond des choses le probabilisme modéré et restreint à de justes limites était l'équivalent parfait de l'équiprobabilisme, et j'ai dit simplement que la règle de l'équiprobabilisme précisait mieux le même objet et écartait davantage le danger de confondre le faux probabilisme avec le vrai et solide probabilisme. » (T. II, p. 574.) Le Dr Pruner a trop de jugement pour vouloir imposer son opinion : pour nous, nous déclarons n'être nullement convaincu, et nous renvoyons aux notes de Ballerini (Gury, t. I, p. 50 et suiv. édit. rom. de 1874-75).

La note 3 de la page 228 (t. I), sur l'objet formel de la charité, sera mieux comprise si l'on en rapproche les notes où Ballerini (t. II, p. 308 et suiv.) répond aux *Vindiciæ Alphonsianæ.*

Tome I, p. 231, nous trouvons en note : « S. Liguori (III, 8), après avoir cité d'autres opinions, ajoute : « Cardenas tandem censet non excusari a mortali qui per mensem actum charitatis differt, hancque sententiam omnino suadendam puto .» Voyez le contraire dans Gury (I, nº 218) avec les notes du P. Ballerini, et la savante apologie de saint Liguori dans *Vindiciæ Alphons.* (p. 145). On ne s'explique pas comment Ballerini peut attaquer cette « opinion presque commune » — que le précepte de la charité oblige à l'heure de la mort. » — Ballerini n'a pas besoin qu'on réponde pour lui. Qu'on prenne la peine de lire ses notes (I, nº 218 ; II, nº 444).

Que veut dire ceci (t. I. p. 386) : « comme il y a obligation, en tout ce qui concerne la matière du sacrement, de prendre le parti le plus sûr, la crainte des châtiments temporels, que Dieu inflige au pécheur, doit être en pratique considérée comme insuffisante, malgré le sentiment contraire de Gury et de Ballerini. » ? — Mais le *sentiment* de Gury et de Ballerini est l'enseignement formel de Tolet, d'Illsung, d'Elbel, de Gobat, d'Arriaga, de Viva, de Mazzotta etc... etc..., cités et discutés par Ballerini (II, nº 452), en réponse aux trente-quatre pages opposées par les *Vindiciæ Alphons.*

Tome I, p. 390, à propos de cette question : « la disposition requise pour le sacrement de pénitence exige-t-elle une résolution formelle de s'amender en dehors de la résolution qui se trouve au moins virtuellement et implicitement contenue dans l'acte de contrition ? » le Dr Pruner est pour la réitération de la confession et il

ajoute en note : « les P P. Gury et Ballerini (II, nº 472), qui s'écartent en ce point de S. Alphonse, sont solidement réfutés dans les *Vindiciæ Alphons.* » — Or Ballerini cite pour son opinion soixante-treize théologiens, parmi lesquels Lugo, Suarez, Soto, Lessius, Tolet, Valentia. Il sera donc permis de douter qu'il soit *solidement* réfuté !

Nous ne voulons pas multiplier nos remarques : celles qui précèdent suffisent. Nous aurions d'autres observations à faire, en particulier sur le mariage, la propriété, la justice : mais nous sortirions des bornes d'un compte-rendu. Nous avons déjà trop fatigué le lecteur.

En terminant, une simple question. Le traducteur est-il français?

A. BLANCHE.

A. — **210. VIERGE MARIE (la)** d'après Mgr Pie. Extraits des discours publiés ou inédits, précédés d'une étude, accompagnés de sommaires, et suivis d'une table analytique, par le R. P. Mercier de la Compagnie de Jésus. In-18 jésus cxxxiv-510 p. 1881 Paris et Poitiers. H. Oudin. 4 fr.

Le R. P. Mercier rapporte ces paroles de Suarez : « Pour moi, après la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ, je n'estime pas qu'il en soit une plus utile et plus digne d'un vrai théologien, que celle de la bienheureuse Vierge. Et je ne saurais comprendre que, les docteurs mettant d'ordinaire tant de soin et de zèle à disputer sur la grâce des anges, sur leurs mérites, sur leur vie voyageuse, leur gloire, leur science, leurs dons, leurs ministères et leurs offices, on n'étudiât point avec une diligence beaucoup plus empressée les questions qui concernent cette créature bénie, qui est leur reine, et par exemple, sa dignité, ses mérites et sa félicité incomparables... Ce traité de la sainte Vierge est le complément indispensable de celui de Jésus-Christ. » (pp. cxxxii et cxxxiii.) Certes, ce ne sont pas les volumes intitulés *Mois de Marie* qui nous manquent ; il y en a beaucoup ; nous allions presque dire : il y en a trop. Un grand nombre sont médiocres ; quelques-uns sont passables ; très peu sont excellents. La raison en est, à notre avis, dans ceci : la doctrine est négligée ; nous entendons la doctrine sérieuse, celle qui a « dans l'Ecriture et dans la science sacrée des fondements nombreux et solides » (p. cxxxiii.) Les *Extraits* publiés par le R. P. Mercier ne portent pas le titre de Mois de Marie: mais ce volume est assurément un de ceux qui pourraient, le plus justement, revendiquer ce nom ; car enfin,

c'est la doctrine de l'Eglise, de la tradition véritable sur la très-sainte Vierge, puisque dans les œuvres de Mgr Pie on peut être certain de trouver la science, l'érudition patristique, l'intelligence des saintes Écritures et la connaissance profonde de la grande théologie. Rien, d'ailleurs, de plus facile que de diviser ces *Extraits* en un nombre de lectures qui répondrait aux différents jours du mois de mai. Que s'il s'agit d'un prédicateur, est-il nécessaire de dire qu'il rencontrera là une mine inépuisable, un résumé lumineux et concis de l'enseignement des Pères sur Marie ?

Nous ne ferons pas la maladresse de parler des *Extraits* eux-mêmes. Le grand évêque de Poitiers est depuis longtemps connu et jugé, son autorité est incontestable. On sait en quelle haute estime le tenait Pie IX ; et Léon XIII, à la nouvelle de sa mort, s'écria : « j'ai perdu mon bras droit ! » Qui n'a reconnu par lui-même, ou, du moins, n'a entendu vanter son inimitable talent à commenter un texte, à en tirer tout ce qu'il renferme d'instructions pratiques, d'applications pleines d'à-propos ! L'éclat, la pureté, la distinction du style sont des qualités que Mgr Pie possédait à un degré éminent. « Gardez-bien », lui disait, dès ses débuts comme orateur, M. l'abbé Lecomte, son ami, son confident, le père de son âme, « gardez bien votre style élégant, noble, délicat, limpide comme votre pensée. » (p. CXVIII.) Or l'évêque de Poitiers, comme le montre le R. P. Mercier dans son étude, a toujours été l'enfant de Marie, l'évêque de Marie, le docteur de Marie ; et si le cœur rend éloquent, « Mgr Pie a bien parlé de Marie, parce qu'il l'a beaucoup aimée ; il en a mieux parlé que tout autre, parce qu'il l'a mieux aimée que personne. » (p. CXIX). Nous acceptons volontiers ce jugement, et quiconque lira attentivement l'intéressante introduction du R. P. Mercier se rangera à notre avis.

« Il nous semble entendre Marie adresser la parole à son disciple bien-aimé, comme autrefois Notre-Seigneur au prince des apôtres. Mon fils, m'aimez-vous ? M'aimez-vous plus que tous les autres ? — O mère, vous le savez, vous le savez, si je vous aime ! — Eh bien, paissez mes agneaux, paissez mes brebis ; nourrissez-les du suc le plus pur de la doctrine de mon divin Fils, et que par vous ils apprennent à connaître, à aimer, à servir la Mère avec le Fils. » (p. CXIX). Qu'on étudie ces pages, et l'on apprendra par expérience si Marie n'est pas mieux connue, aimée et servie ! Ici, ce sont les gloires du nom de Marie ; là, c'est la prédestination éternelle de cette Vierge bénie ; ailleurs, l'Immaculée Conception, dans plusieurs homé-

lies magistrales dont chacune est un réel chef-d'œuvre ; la maternité divine ; les harmonies de la maternité humaine et la dispensation des grâces ; les rapports de Marie avec l'Église, avec la France ; les gloires de Marie, reine des anges et des saints ; la dévotion envers Marie. — Nous ne pouvons qu'indiquer ainsi, très rapidement, quelques-uns des sujets traités.

En terminant, nous tenons à féliciter le R. P. Mercier d'avoir eu l'heureuse pensée de nous donner ces *Extraits*, et à le remercier des pages sympathiquement émues qu'il a consacrées à étudier, dans Mgr Pie, le fidèle serviteur de Marie.

A. BLANCHE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

3. 4. — **211.** CONTES A DORMIR DEBOUT, par CHARLES BUET. In-18 jésus, 366 p. 1881. Paris, Victor Palmé. 3 fr.

Beaucoup d'esprit, beaucoup d'instruction, voilà ce qu'on ne saurait refuser à M. Buet, il s'y ajoute une vive ardeur pour le bien; ce qui lui fait défaut peut-être, c'est le naturel et la vraisemblance dans la composition, dans le dialogue et dans les sentiments des personnages ; on dirait en langage d'atelier : *Il ne campe pas bien son bonhomme ;* ce qui n'empêche que quelques-uns de ses contes ne soient jolis : entr'autres *Cent francs*, scène courte et spirituelle, qu'on dirait croquée d'après nature. Signalons à l'auteur une légère inattention : dans l'*Histoire d'une tête de mort*, le prêtre est dépeint à la fleur de ses ans : deux pages plus loin, deux heures plus tard, il est vieillard en cheveux blancs.

C. ADVÉNIER.

A. — **212.** COUP (le) DE GRACE, par Paul FÉVAL. In-18 jésus, 503 p. 1881. Paris, Victor Palmé. 3 fr.

Vraiment, ce livre qui clôt la série des ouvrages consacrés par l'auteur à lui-même et à sa conversion, ce livre n'avait pas besoin de la bruyante réclame dont il a paru accompagné ; quand une œuvre est bonne, qu'a-t-elle à faire du tamtam et des cymbales, des *humbug* américains et de ces airs de trompette qui ne sont pas ceux que joue la renommée ? Parlez d'un bon livre, après qu'il a été lu, mais, pour l'amour du ciel, n'en parlez pas avant, comme d'un phénomène de la foire !

Ce livre de M. Féval, qui retrace sa vie depuis sa jeunesse jusqu'au moment fortuné où Dieu l'appela et où il répondit : *votre serviteur écoute !* fera du bien à tous ceux qui le liront ; aux chrétiens, il leur fournit des nouveaux motifs d'adorer les voies divines par lesquelles l'amour éternel se manifeste ; aux incrédules, il montrera un homme incrédule aussi, éclairé, intelligent, enfant d'un siècle moqueur, et qui, pourtant, finit par courber humblement la tête sous le joug évangélique. Ce livre n'est pas à proprement dire une œuvre littéraire, il

sont à peu près les mêmes mensonges, les mêmes erreurs que l'on oppose à la divinité de la religion, le chanoine Giordano a combattu, réfuté les uns et les autres avec une verve entraînante, une grande force de raisonnements et une élégante simplicité de style. Nous ajouterons que l'orateur a l'esprit pour ainsi dire français, en ce sens, qu'il connaissait parfaitement notre nation, et qu'il tirait fréquemment de notre histoire des applications remarquables. Souvent aussi il cite nos philosophes, nos apologistes et nos plus éminents prédicateurs.

ALEX. V.

CHRONIQUE

Les travaux historiques des catholiques en Allemagne pendant le dix-neuvième siècle.

QUATRIÈME PARTIE.

Publications profanes et mixtes depuis 1870.

Nulle époque n'a été relativement plus fertile en ouvrages historiques semi-profanes ou profanes de la part d'auteurs catholiques que celle qu'a inaugurée le Concile du Vatican. Effectivement, l'histoire aussi a bénéficié des décrets qui donnent une base à la science et une règle aux investigations des savants. Nous nous contenterons ici de signaler quelques-uns des principaux historiens en commençant par citer seulement MGR JANSSEN, dont *l'Histoire du peuple allemand* a parfait la renommée. La *Bibliographie catholique* en a parlé longuement dans son numéro de juillet 1880 (p. 26). Après Mgr Janssen, nous nommerons ONNO KLOPP qui écrivit l'*Histoire de la Frise orientale*, rétablit la vérité sur *Tilly dans la guerre de Trente ans* (Stuttgard, 2 volumes) et qui, encouragé par la munificence du roi Georges V de Hanovre, entreprit la publication des *Œuvres de Leibnitz*, dont il avait fait paraître cinq volumes, quand vinrent les événements de 1866; le refus du gouvernement prussien de lui confier les actes le forcèrent à abandonner ou interrompre cette intéressante publication. Klopp suivit à Hietzing en Autriche son roi dépossédé et ce fut ici qu'il rentra au giron de l'Église avec tous les membres de sa famille. Il écrivit : *le Roi Frédéric II et sa politique*, dans lequel il fait voir ce que c'est que le « fridericianisme » prussien, il publia aussi différents ouvrages politiques relatifs à l'annexion du royaume de Hanovre et au séquestre des biens du roi Georges. En dernier lieu, et cela tout récemment, il a produit à la lumière un grand ouvrage

d'un intérêt beaucoup plus général que n'accuse le titre : *La chute de la maison des Stuart et la succession de la maison de Hanovre dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, dans leur connexité avec les événements européens de 1660 à 1714*, dont les septième et huitième volumes ont paru à Vienne en 1879. Le Saint-Père fit écrire à l'auteur par l'intermédiaire de Mgr Nocella : « *Optat et sperat pater Beatissimus, lucubrationes tuas non modo privatis hominibus sed etiam eis, qui publicis funguntur officiis, salutari documento futuras, hoc praesertim tempore, quo improbibatis gloria tribuitur et contemptus ac dedecus in virtutem concipitur.* »

Nommer M. Alfred de Reumont, l'auteur d'une foule de savantes dissertations, c'est citer un autre nom glorieusement connu de tous les amis des études historiques. Lorsqu'il était chargé d'affaires à la cour de Rome sous Pie IX et plus tard à la cour de Florence, il écrivit sur le conseil du roi Maximilien de Bavière son ouvrage sur *l'histoire de la ville de Rome*, différents opuscules, les uns en allemand, les autres en italien sur l'histoire de l'Italie. En 1871, il publie son livre : *pro romano pontifice* (Bonn 1871), tout récemment encore une monographie sur *Gino Capponi*, ce catholique inconséquent qui aida par son vote à renverser le pouvoir temporel, croyant trouver dans les lois de garantie une mesure suffisante pour assurer la liberté du ministère pontifical ; il fit encore paraître des détails intéressants sur les derniers Stuart etc. M. de Reumont est l'un des collaborateurs les plus actifs du *Historisches Jahrbuch* (Annales historiques) publié par l'association-Goerres, dont nous avons exposé dans la *Bibliographie* la tendance et le programme (livraison de décembre 1880, p. 453 et suivantes). J. B. Weiss, professeur à l'université de Graz en Autriche, est l'auteur d'un *Lehrbuch der Weltgeschichte* ou « Histoire du monde », qui est ce qui existe de meilleur dans toute la littérature allemande pour l'enseignement de l'histoire générale. C'est Weiss qui a édité les œuvres posthumes de l'historien Gfroerer, son ancien collègue de Fribourg en Brisgau. On a du même auteur un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire de l'Autriche qui est devenue sa nouvelle patrie, et une excellente monographie sur *Alfred le Grand.*

Reinold Baumstark, gagné au catholicisme par l'appel que Pie IX adressa aux protestants en 1869, est devenu un auteur catholique très-fécond. Outre ses ouvrages littéraires sur l'Espagne, dans lesquels il fait voir que ce pays est redevable de toute sa grandeur au catholicisme, Baumstark a fait paraître d'intéressantes monographies

historiques : *Las Casas, O'Connell*, qui font partie du *Recueil de portraits historiques* publiés par Herder, parmi lesquels figurent également *Caritas Pirkheimer* par Binder et plusieurs autres biographies par différents auteurs.

Les récents démêlés politiques de Baumstark avec le parti du centre, tout inopportuns qu'ils soient pour la bonne cause, ne sont sans doute que passagers : *post nubila Phoebus*. Le fameux *Culturkampf* prussien figurera un jour dans l'histoire comme ayant inauguré une ère de triomphe pour l'Église catholique. Le protestantisme et la franc-maçonnerie l'ont provoqué, dans la conviction qu'ils ne pouvaient lutter avec fruit ni contre la force des dogmes catholiques, ni contre l'ascendant des œuvres de charité, ni contre l'organisation de l'Église. Mis moralement *à quia*, ils ont eu recours à la force brutale. M. Schulté, le vaillant curé d'Ervitte, qui a été lui-même le porte-enseigne dans la réaction catholique pour la question scolaire en Westphalie, a réuni tous les documents officiels et les données historiques sur cette lutte mémorable dans son *Histoire des sept premières années du Culturkampf* (Essen 1879, 2 livraisons ont paru). D'un intérêt plus général sont les Ephémérides du Dr Rolfus intitulées : *Kirchengeschichtliches* (Données pour l'histoire ecclésiastique) (Mayence, 1879) qui donnent en abrégé tous les documents pour l'histoire de l'Église depuis le concile du Vatican jusqu'à nos jours (4 livraisons ont paru). Ces deux ouvrages qui se complètent mutuellement sont indispensables à ceux qui étudient l'histoire religieuse des dix dernières années.

L'ouvrage un peu plus ancien de Sébastien Brunner intitulé : Le « Servilisme théologique à la cour de Joseph II » (*Die theologische Dienerschaft am Hofe Josephs II*) est d'un grand intérêt pour ceux qui s'occupent du fébronianisme rendu pratique par l'entourage de ce malheureux empereur d'Allemagne, dont l'influence a été aussi néfaste à l'empire qu'à l'Église. Avant de nous occuper de différentes monographies qui ont signalé les dix dernières années, n'oublions pas de dire un mot de l'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE. Les catholiques allemands sont connus pour leur excès de tolérance envers les autres confessions religieuses, et sous ce rapport, le *deutscher Michel* catholique allait si loin qu'il n'étudiait plus l'histoire littéraire que d'après des manuels protestants, notamment d'après celui de Vilmar, surintendant protestant. Il fallait bien passer par là, puisqu'on n'avait pas même de manuel catholique. Or, l'auteur de ce livre, dont il fallait se servir élevait naturellement jusqu'aux nues les hommes de

sa secte, sans même faire mention d'un grand nombre de célébrités catholiques : notre jeunesse était donc formée sur le moule de l'hérésie. Heureusement que cette situation a changé par la publication de l'*Histoire de la littérature allemande par* LINDEMANN qui a obtenu en peu d'années l'honneur de cinq éditions (imprimées chez Herder à Fribourg).

Après Lindemann vint BRUGIER avec son *Histoire de la littérature nationale allemande* (Fribourg, Herder), qui est plus populaire que la précédente et accompagnée d'exemples littéraires de toutes les époques, de sorte que les catholiques n'ont plus aucune raison d'emprunter aux protestants leurs manuels d'histoire de la littérature allemande.

Réparons en cet endroit un oubli, en citant le titre de l'ouvrage de Lindner : *Les auteurs et autres membres bien méritants pour la science et les arts de l'ordre de Saint-Benoît dans le royaume actuel de Bavière depuis* 1850 *jusqu'à nos jours* (Schwabenhausen, 1880, 2 vol).

HOLZWARTH a publié à Mayence une *histoire du monde,* depuis le traité de Westphalie jusqu'à la révolution française. Cet ouvrage, qui devait être complet en sept volumes, n'en a que six, l'auteur ayant été empêché de le compléter par sa mort prématurée ; il est moins écrit d'après les sources ; il constate seulement les résultats obtenus dans un style clair, vif et plein de grâce. Passons maintenant aux nombreuses monographies publiées récemment qui prouvent le zèle et l'activité avec lesquels nos contemporains catholiques s'occupent à étudier les questions les plus diverses appartenant tant à l'histoire profane que religieuse.

Signalons en premier lieu l'ouvrage intitulé : *Le Dr Jean Eck, professeur de théologie à l'université d'Ingolstadt par le* Dr TH. WIEDEMANN (Ratisbonne, Pustet, 1865, prix : 5 fr.). Cet ouvrage fut salué avec acclamation, lors de son apparition, par tous les cercles savants ; mais son succès a eu le malheur d'être entravé par le Culturkampf. Le Dr Eck, l'un des plus savants adversaires des novateurs du xvie siècle, controversiste invincible, agitateur infatigable, ne cherchant en tout que la gloire de Dieu et de son Église, y est décrit dans sa vie, dans ses célèbres disputes, ses écrits innombrables. L'auteur donne la preuve d'une érudition hors ligne. Ce livre, qui remplace tout une bibliothèque pour la bibliographie des temps de la Réforme est indispensable à quiconque veut étudier les combats intellectuels de cette époque. Il restera comme une des principales

sources pour l'histoire du protestantisme. Pour une foule de questions de controverse, il deviendra une massue à l'usage des défenseurs de l'Église.

Un deuxième ouvrage remarquable est l'histoire des *efforts faits pour la réunion des confessions religieuses par* Pastor (Herder à Fribourg) élève de Mgr Janssen et d'Onno Klopp. L'auteur jeune encore, donne la première partie d'une série de volumes qu'il a intention de publier sur ce même sujet, parmi lesquels figureront les efforts iréniques de Spinola-Bossuet-Leibnitz-Molanus. Le volume que nous avons sous les yeux s'occupe des moyens pacifiques mis en œuvre, déjà du temps de Charles-Quint, pour ramener les égarés à l'Église-mère. La lecture de ce livre fait voir que, si tous ces efforts faits pour opérer la réconciliation sont restés stériles, c'est Luther qui en est la cause. C'est lui qui a préconisé la domination de l'état sur l'Église. Il a déclaré lui-même qu'il ne pouvait se servir de la démocratie, mais aussi qu'il abhorrait la hiérarchie : il opta de préférence pour le césaropapisme. De là les intrigues d'un côté et de l'autre l'insuccès des tentatives employées pour opérer la réunion religieuse. Le livre plein de choses de M. Pastor, qui, soit dit en passant, vient d'être nommé agrégé (Privatdozent) à l'université d'Innspruck, répand avec le précédent plus de lumière sur l'histoire politique du XVI[e] siècle et sur le caractère des personnages, que tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour. Nous attendons avec impatience la continuation, l'auteur ayant obtenu du roi Georges V de Hanovre, par l'intermédiaire d'Onno Klopp, de précieuses données sur les efforts pour la réunion religieuse qui furent faits du temps de l'immortel évêque de Meaux.

Un nouvel ouvrage sur *Marie Stuart* a été édité par la librairie Herder de Fribourg. Il a pour auteur M. Opitz qui est protestant. Le résumé de son livre destiné à réhabiliter d'après les sources la malheureuse reine de France et d'Ecosse, dont la vie et la renommée posthume fut empoisonnée par la calomnie, est renfermé dans la conclusion de l'ouvrage que nous traduisons : « Marie Stuart a été la reine dont la mémoire a été la plus audacieusement calomniée et la vie la plus en butte à toutes les horreurs du mensonge. La conscience de cette princesse ne fut ni chargée du crime d'adultère, ni de celui de l'homicide. Elle n'est pas une héroïne coupable, comme Schiller se plaît à la représenter. Son histoire véritable est même plus tragique que ne la représentent les tragédiens eux-mêmes. Sa grande intelligence et ses grandes vertus (courage, fran-

chise, fidélité) dans les circonstances terribles auxquelles elle a été mêlée, au milieu des hommes qui l'entouraient ont précipité sa ruine. » L'auteur promet conditionnellement un second volume. Tous les catholiques s'empresseront d'accomplir la condition supposée en se procurant cet ouvrage impartial, étudié d'après les sources et qui remet en honneur une auguste victime. Il se trouvera sans doute quelque patriote catholique français qui voudra, en traduisant ce volume, contribuer à la réhabilitation de l'ancienne reine de France.

La société Goerres, voulant offrir à Mgr Melchers, archevêque de Cologne, un témoignage de sa vénération à l'occasion de l'achèvement de son immortelle cathédrale par une *Festschrift* avait chargé M. Cardauns d'écrire d'après les sources la vie de l'archevêque de Cologne *Conrad von Hochstaden,* qui occupait le siège métropolitain, quand fut posée la première pierre du *Dôme* en 1246. Le savant rédacteur du journal catholique *Koelnische Volksblaetter* a su justifier la confiance que la *Goerres-Gesellschaft* lui avait témoignée et ses recherches ont fait voir que le prélat avait eu moins de part à la construction de l'admirable monument qu'on ne pouvait supposer naturellement. Toujours est-il que Conrad fut le plus puissant et le plus influent des princes de son temps. Il sut soumettre tous ses adversaires, y compris la ville de Cologne elle-même, qui s'était rendue quasi indépendante de l'autorité archiépiscopale. Cardauns dépeint son héros comme prince de l'Empire, comme souverain, comme chef de la cité colonaise et enfin comme prince de l'Église. Cette monographie in-4°, éditée par J. P. Bachen fait tout honneur à ses presses et se vend au prix de 3 marcs.

Signalons une biographie de la reine *Christine de Suède* par Schauerte, qui donne *un poco piu di luce* sur les personnes décriées à son occasion par l'ignorance et par le préjugé. Le principal mérite du livre consiste, en ce qu'il fait parler les sources elles-mêmes sur l'intéressante reine scandinave, dont le plus grand crime aux yeux de certains historiens est d'avoir usé du libre examen en optant pour le catholicisme.

Le président en chef de l'association des ouvriers dite *Gesellenverein,* M. Schaeffer a été bien inspiré en profitant de sa position comme premier successeur de Kolping, apôtre des ouvriers et fondateur de cette société, pour recueillir sur cet homme providentiel les traditions encore fraîches et les fixer dans son livre : *Adolphe Kolping et le Gesellenverein* (Munster, Nass). Né en 1813, Kolping fut

occupé au métier de cordonnier jusqu'à l'âge de vingt-trois ans. Il l'abandonna pour commencer ses humanités qu'il termina en quatre ans. Il continua ses études aux universités de Munich et de Bonn, devint prêtre, fondateur de la célèbre association ouvrière, écrivain populaire et mourut en 1865. Kolping fut un caractère, homme d'initiative et d'action. L'ouvrage de M. Schaeffer aurait été incomplet, s'il n'avait, comme il le fait réellement, exposé l'histoire et les développements du *Gesellenverein*, dont l'action régénératrice se fait sentir à un degré éminent parmi les classes ouvrières qu'il conserve ou ramène à la religion.

C'est une chose étrange, que plus le julianisme des gouvernements s'efforce de décharger le clergé des études obligatoires et des emplois scientifiques officiels, plus celui-ci s'acharne à étudier et à approfondir volontairement et librement les faits historiques plus que ne le voudrait le fanatisme qui inspire le Culturkampf. La seule association-Goerres dans ses quatre années d'existence a publié toute une série d'ouvrages scientifiques, dans laquelle l'histoire et ses disciplines auxiliaires sont honorablement représentées : l'Archéologie babylonienne, l'Égyptologie, marchent de pair avec les questions de l'histoire. Un prêtre, M. Falk y a même publié des études sur l'Imprimerie au service de l'Église, études pleines d'intérêt sur les Incunables et sur la part que l'Église, a eue dans l'invention et la propagation de la typographie.

Tout nous fait prévoir qu'en suite de l'impulsion donnée par le concile du Vatican, le julianisme inspiré par les centuriateurs de Magdebourg, systématiquement poursuivi par les princes protestants, dont le principe était : *Illius religio cujus regio* et continué par les gouvernements févroniens aboutira avant la fin du XIXe siècle à un *Vicisti, Galilaee !*

Nous l'avons vu dans notre court exposé ; la réforme historique, le retour à l'objectivité dans l'historiographie est le fruit de la réaction, à laquelle ont pris part les protestants véridiques et les catholiques amis de la vérité. A défaut de l'enseignement des universités dont on les éloigne, les catholiques ont dorénavant leur chaire dans les *feuilles historiques et politiques de Munich*, dans les *Voix de Sainte-Marie du Lac*, dans l'*Annuaire historique* du *Goerres-Verein ;* les ouvrages importants, que la presse produit toutes les années, ont acquis un grand nombre de lecteurs, précisément par suite de la persécution. *Andremo al'fondo :* ce mot est devenu la devise de tous les hommes sérieux tant protestants que catholiques.

La fameuse « science allemande », qui paralysait l'unité des efforts des enfants de l'Église, a été vaincue et évincée par la voix infaillible de l'Église parlant par le dernier concile œcuménique. Tombée dans l'hérésie elle agonise sous le nom de Vieux-catholicisme.

Le concile du Vatican a tracé la voie et établi l'unité. Il a mis fin, pour l'Allemagne, au fébronianisme, à l'hermésianisme, au gunthérianisme... à tous les *ismes*. Un grand nombre de protestants de bonne foi attendent la fin du Culturkampf, pour se réconcilier avec l'Église catholique, qui, après avoir ramené à Canosse ses adversaires politiques, fera inscrire par ses ennemis scientifiques sur les dyptiques du savoir humain la légende, qui proclame les victoires du Christ et de son Église :

Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !

L'abbé N.-J. CORNET.

LIVRES NOUVEAUX

BLAVIER (E. E.). — Des grandeurs électriques et de leur mesure en unités absolues; par E. E. Blavier, directeur de l'École supérieure de télégraphie. In-8°, 592 p. avec fig. Paris, lib. Dunod.

BOYLESVE (M. de). — Les principes de la morale ; par le P. Marin de Boylesve, S. J. In-18 jésus, 138 p. Paris, lib. Haton.

CHARAUX (C.). — De la pensée ; par Charles Charaux, professeur à la faculté de Grenoble. In-18 jésus, 440 p. Paris, lib. Pedone-Lauriel.

CHAUMONT (L. M. J.). — Histoire populaire de Bourgogne à l'usage des écoles et des familles; par M. l'abbé L. M. J. Chaumont. In-18, XIV-181 p. Cîteaux, lib. Saint-Joseph.

CONTEJEAN (C.). — Géographie botanique, influence du terrain sur la végétation ; par Ch. Contejean, professeur à la faculté des sciences de Poitiers. In-8°, 144 p. Paris, lib. J.-B. Baillière et fils.

DARCEL. — Les Tapisseries décoratives du Garde-meuble (mobilier national), choix des plus beaux motifs ; par Ed. Guichard, architecte-décorateur. Texte par Alfred Darcel, administrateur de la manufacture des Gobelins, 7e, 8e et 9e livraison. In-f°, 60 p. et 60 pl. ; Paris, librairie Baudry. L'ouvrage complet, 200 fr.

DUPUY (E.). — Manuel d'hygiène publique et industrielle, ou Résumé pratique des attributions des membres des conseils d'hygiène; par Edmond Dupuy, pharmacien, membre du conseil d'hygiène. In-18 jésus, VIII-685 p. Paris, lib. A. Delahaye et Lecrosnier.

Évangile (l') proposé à ceux qui souffrent; par l'auteur des Avis spirituels. In-18, VII-676 p. Paris, lib. Gervais.

FÈVRE (Mgr). — Le Pèlerinage de Méchineix; par Mgr Fèvre, protonotaire apostolique. In-12, 156 p. Chaumont-en-Bassigny, les principaux libraires.

FÉVAL (P.). — Roger Bontemps, histoire d'un notaire et d'une tonne de poudre d'or ; par Paul Féval. In-18 jésus, 406 p. Paris, lib. Palmé. 3 fr.

FÉVAL (P.). Une histoire de revenants : par Paul Féval. In-18 jésus, 418 p. Paris, lib. Palmé. 3 fr.

GIRARD (G.). — Cours éducatif de langue maternelle à l'usage des écoles et des familles; par le R. P. Grégoire Girard, cordolier, ancien préfet de l'école française de Fribourg, en Suisse. Troisième et dernière partie. T. II : Esquisses de composition; Vocabulaire ou Langage figuré et éléments de mythologie. In-18 jésus, 312 p. Paris, lib. Delagrave.

GOUPIL. — Manuel général de la peinture à l'huile, renfermant tout ce qu'un peintre doit apprendre dans l'intérêt de la solidité et de

tienne par M. Robiou. — Le divorce par M. l'abbé Falcoz. —La littérature Catholique de l'Allemagne 1880 par M. l'abbé Gillet.

Civilta (la) catholica.

4 GUIGNO. — Della proposta villana dilegge sul divorzio. — I cieli e i loro abitatori. — Glispiriti delle tenebre. — Sanctissimi Dni N. Leonis Constitutio. — Rivista della Stampa italiana. — Bibliografia. — Cronaca contemporanea.

Correspondant (le).

La race française dans l'Amérique du nord par Claudio Jannet. — Du droit de grâce par Jules Lecointe. — La question juive en Allemagne. — La vallée des aunes par Pierre du Quesnoy. — Un nouveau royaume la Roumanie par Édouard Marbeau. — Le salon de 1881 par Émile Cardon. — Les œuvres et les hommes par Victor Fournel. — Revue Critique par P. Douhaire. — Quinzaine politique par Auguste Boucher.

10 JUIN. — La vie publique et privée d'un homme d'état au XVI° siècle : Henri de Mesmes, par Édouard Fremy. — La race française dans l'Amérique du Nord par Claudio Jannet. — Le christianisme de M. Cousin par P. Reynaud. — L'envers d'une dot par M. Maryan. — Beaux-Arts, par J. Buisson. — Le mariage du capitaine par A. Vaillant — Société des anciens textes français par Louis Joubert. — Mélanges. Revue des sciences par Henri de Parville. — Quinzaine politique par Auguste Boucher.

Journal de la Jeunesse.

21 MAI. — Le fils du Connétable, par Louis Rousselet. — Za, par J. Girardin. — La campagne de Tunisie, par Lucien d'Elne. — Lutin et Démon, par Mme de Witt, née Guizot. — Les Touaregs, par Et. Leroux.

Dessins : Pranichnikoff, Zier, A. de Bar.

28 MAI. — Le fils au Connétable, par Louis Rousselet. — Le Palétuvier, par Mme Barbé. — La campagne de Tunisie, par Lucien d'Elne — Lutin et démon, par Mme de Witt, née Guizot. — Le loup, la chèvre et le chou, par A. Bertalisse. — A travers la France : Fougères, par Anthyme Saint-Paul.

Dessins : Pranichnikoff, Vuillier, Taylord, Zier.

5 JUIN. — Le fils du Connétable, par Louis Rousselet. — Le Cerf-Volant, par Frédéric Dillaye. — Le Salon en 1781, par L. Sévin. — Lutin et Démon, par Mme de Witt, née Guizot. — Aux Dominos, par Bertalisse. — Les huîtres, par Paul Pelet.

Dessins : Pranichnikoff, Chauvet, Zier Mesnel.

11 JUIN. — Le fils du Connétable, par Louis Rousselet. — La chanson du vieux merle, par Jean d'Alsace. — Le Cerf-Volant, par Frédéric Dillaye. — Lutin et démon, par Mme de Witt, née Guizot. — Les huîtres par Paul Pelet.

Dessins : Pranichnikoff, Bayard, E. Zier Riou.

Revue de France.

1er JUIN. — La réforme judiciaire par M. La Ville-aux-Clercs. — Le gouvernement de la Restauration d'après ses plus récents historiens par M. Ernest Daudet. — Srebro père et fils par M. le comte Wodzinski. — Mémoires de M. de Klindworth. — Les interprètes de la Révolution par M. Jules Levallois. — La caverne de Trophonius par M. La Tour Saint-Ybars. — Poésies par M. Victor Zag — Utique par M. A. Daux, — Revue musicale par M. Albert de Lasalle. — La quinzaine politique par M. Louis Joly.

Revue du Monde catholique.

31 MAI. — Les misères de l'Église au commencement du troisième siècle par A. Rambouillet. — Les épopées françaises par Cl. Bader. — Le salon de 1881 par Eugène Loudun. — L'expiation d'un père. — La franc-maçonnerie par le comte de Gray. — Les pays oubliés par V. Vattier. — Une héroïne des catacombes par F. Périgaud. — Revue littéraire par J. de Rochay. — Chronique scientifique par le Dr Tison. — Memento chronologique par Charles de Beaulieu.

Revue génerale.

JUIN. — Le conflit politico religieux en Suisse par Ch. Woeste. — Catherine Bathley par la comtesse de Plinchant. — L'Église catholique aux États-Unis par Ch. Verbrugghen. — Deux moralistes belges par le docteur Van Weddingen. — Le comte de Beasconfield par F. de Bernhardt. — Homœopathie et allopathie par le docteur Dostel. — La fille de l'écuyer par la baronne Ferd. de Brackel. — Une libre penseuse à Rome.

Tour (le) du Monde.

21 MAI. — La Belgique, por M. Camille Lemonnier, — Texte et dessins inédits. — Dix dessins de Taelemans, Ph. Benoist, Barclay, A. Deroy, C. Chauvet, E. Verdyen, A. Hubert, Mellery, J. de La Hoëse et H. Clerget.

28 MAI. — La Belgique, par M. Camille Lemonnier. — Texte et dessins inédits. — Neuf dessins de H. Stacquet, E. Verdyen, Barclay, H. Catenacci, A. Deroy, Ch. Goutzwiller, H. Clerget, Taylor et Th. Weber, avec une carte du Braban méridional.

4 JUIN — La Belgique, par M. Camille Lemonnier. — Texte et dessins inédits. Dix dessins de J. Taelemans, G. Vuillier, Th. Hamon, Ph. Benoist, Isid. Verheyden, X. Mellery et Alf. Hubert.

11 JUIN. — La Belgique, par Camille Lemonnier. — Texte et dessins inédits. — Douze dessins de E. Puttaert, C. Meunier Eug. Verdyen, A. Hubert, H. Clerget, Goutzwiller, Barclay et Uytterschaut.

Un des Propriétaires, Gérant :

G. RETAUX.

TABLES

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie catholique, A L'OEUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.

3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée après un chiffre,* cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.
Y. *Placée après un chiffre,* cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être lu *que par quelques-uns*, et pour des raisons *exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait (—) placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires ; ainsi, 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

T

U

V

III

TABLE ALPHABETIQUE DES AUTEURS.

A

B

C

D

H

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

Z

1998. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

2045. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.